T

MES
TENTATIONS

OU

QUESTIONS RESPECTUEUSES

Adressées à M. ***

Vénérable Pasteur évangélique

ET A

TOUS LES MINISTRES DES EGLISES PROTESTANTES

PAR UN

Protestant dans le doute

OUVRAGE DÉDIÉ A ME. ***

A fructibus eorum cognoscetis eos.
Vous les connaîtrez à leurs fruits.
(5 Matth., VII, 16.)

MONTRÉAL
LIBRAIRIE ST-JOSEPH
CADIEUX & DEROME
No. 207, Rue Notre-Dame, No. 207.

1880

A MADAME ***

ÉPOUSE DE NOTRE VÉNÉRÉ PASTEUR.

Omnibus non sibi,
(Antique devise).

MADAME,

Je viens aujourd'hui m'acquitter envers vous d'une dette bien douce à mon cœur, la dette de la reconnaissance. Je n'ai point oublié ce jour heureux où vous m'apparûtes pleine de douceur comme l'apôtre Jean, pieuse comme Idelette, savante comme l'épouse de Capiton. A peine ouvriez-vous les lèvres pour me montrer la voie du salut, que déjà je me sentis épris des charmes d'une religion que vous me dépeignîtes comme si facile; vous aviez gagné mon cœur. Mais lorsque vos mains s'ouvrirent pour m'offrir les secours qui me furent d'une si grande utilité, je vis plus clairement que votre religion était la bonne. Je devins protestant avec reconnaissance et enthousiasme.

Mais je crains de m'être laissé entraîner par un zèle mal entendu, et je vous le confesse, Madame, dans l'espoir que vous voudrez bien encore venir au secours de mon âme, anxieuse et ballotée d'inquiétudes, par ma faute, peut-être.

A vos générosités s'ajoutèrent celles du pasteur votre époux, et, bientôt au-dessus du besoin, je voulus encore éclairer ma foi, j'employai donc une partie de mes nouvelles ressources à acheter tous les livres protestants. Je les lus avec avidité et je voulus connaître promptement l'histoire du protestantisme dans son origine, dans ses progrès, dans sa doctrine, et voilà qu'au lieu de me fortifier dans la foi que j'avais reçue par votre organe, j'ai cru ne voir dans votre religion qu'impiété, qu'immoralité, que contradictions choquantes. J'ai assisté régulièrement au prêche de Monsieur votre époux, jamais il n'a rien dit qui fut capable de dissiper mes inquiétudes. Il nous prêche la même morale que les prêtres catholiques, tellement que s'il avait une soutane, on le prendrait pour un curé ; je n'ai plus reconnu la religion de Calvin dans sa bouche.

Je viens vous prier d'agréer la dédicace d'une lettre que je lui adresse pour lui faire part de mes inquiétudes ; J'espère qu'il daignera résoudre clairement toutes les difficultés que je lui propose. Elles n'offriront pas la moindre peine à son esprit pénétrant ; s'il n'y répondait pas clairement, je vous avoue, Madame, qu'il se ferait un grand tort. J'espère bien aussi qu'il ne se contentera pas de nier mes citations, car elles sont toutes tirées des auteurs protestants. Mais si votre cher pasteur et époux se trouvait quelquefois embarrassé, veuillez, Madame, lui ouvrir les trésors de vos lumières ; je connais assez la rectitude de votre jugement et la pénétration de votre esprit pour savoir que vous lui serez utile.

Dans le cas, cependant, où vous trouveriez comme moi quelques difficultés tout à fait insolubles, il me semble que vous n'auriez plus qu'à engager M. le pasteur à se faire catholique avec moi : ce serait la conséquence rigoureuse de nos efforts et de nos recherches, car vous êtes de bonne foi, Madame, je n'en puis douter, et notre cher pasteur est sincère aussi, il aime la vérité plus que sa position, il ne serait pas homme à s'obstiner dans l'erreur et à fermer les yeux à la lumière par orgueil et par intérêt.

Je m'adresse donc à vous, et à lui en toute confiance au milieu de mes angoisses, et j'attends ou une réponse lumineuse et irréfutable, ou une loyale reconnaissance de nos erreurs, suivie d'une courageuse démarche. Et je suis dans l'attente de cette réponse,

Madame,

Votre humble et obéisssant

C***

Lyon, le 23 février 1855.

VÉNÉRABLE PASTEUR,

Depuis le jour heureux où votre voix persuasive et les secours abondants que vous m'avez prodigués

ont touché mon cœur et m'ont fait voir clair en la lumière de notre Sauveur Jésus, je n'ai cessé d'étudier la vie, la doctrine et les œuvres des saints fondateurs de l'église réformée. Cependant, ce n'est pas seulement pour avoir part à vos largesses que j'ai voulu embrasser votre doctrine et devenir membre de votre fidèle troupeau, mais bien plutôt pour avoir part aux grâces du Rédempteur et devenir un vrai disciple du Christ. J'ai donc lu assidûment la vie et les œuvres de nos bienheureux fondateurs Calvin, Luther, Zwingle, Carlostad, Bucer, Œcolampade, Oziandre, Capiton, Farel, Henri VIII, etc. J'ai cru devoir étudier ces grands hommes, comme les catholiques étudient la vie de leurs docteurs Cyprien, Jérôme, Ambroise, Irénée et autres qui furent les colonnes de leur Eglise. Cette étude, peut-être imprudente et intempestive, m'a fait naître quelques doutes que je viens vous soumettre en toute humilité, bien persuadé que votre savoir et votre sagacité qui nous sont assez connus dissiperons mes inquiétudes et raffermiront ma foi un peu ébranlée sans doute par mon imprudence. J'aurais dû m'en tenir à la lecture pure et simple de la Bible, comme vous me l'avez si souvent recommandé ; mais au lieu de me contenter de la nourriture des enfants, j'ai surchargé mon estomac d'une nourriture trop solide ; il s'en est suivi une indisposition morale que votre science seule est capable de dissiper.

Ce n'est pas tout encore ; puisque je m'adresse à votre perspicacité, je ne dois rien dissimuler ; je sais que je parle à mon pasteur et à mon père ; je

vous avouerai donc que dans les écrits de nos vénérables fondateurs, j'ai trouvé divers passages qui m'ont scandalisés ; dans la Bible même, j'ai rencontré des choses que je ne voudrais pas enseigner à mon voisin, s'il était un malhonnête homme, de crainte qu'il en abusât pour me nuire. Tout est donc devenu pour moi un sujet de scandale.

Enfin, faut-il vous l'avouer ? votre doctrine elle-même, cette doctrine qui coule de vos lèvres en flots délicieux comme une eau limpide et pure, est encore pour moi un sujet d'inquiétude. Vous le voyez, Monsieur le pasteur, votre brebis est bien malade ; toutefois elle n'est point encore désespérée, puisqu'elle sent le besoin d'avoir recours à vos lumières. Vous daignerez donc dissiper ses doutes en lui ouvrant le trésor de votre science et les entrailles paternelles de votre miséricorde. Vous aurez l'extrême bonté de répondre à tous ces doutes d'une manière claire et précise ; car je vous l'avoue, plusieurs de vos enfants que vous avez arrachés à la prostituée de Babylone et aux mains de l'Antechrist se trouvent dans le même état de perplexité que moi. Si vous ne venez promptement à leur secours, ils pourraient retomber dans l'abîme d'où vous les avez tirés, et semblables à ces animaux dont parle Pierre en son épître, revenir à leur vomissement.

Comptant sur votre bonté et sur votre immense charité, j'attendrai avec impatience que semblable au bon pasteur, vous daigniez me défendre contre le loup ravissant qui menace de me dévorer.

Voici l'état de la question : Puis-je prendre

pour modèles de ma conduite les fondateurs des églises reformées ? Ont-ils été inspirés de Dieu ? Croient-ils et peuvent-ils croire ce qu'ils enseignent ? Le premier venu n'a-t-il pas autant de droit d'être ministre que ceux qui en portent le titre ? Avant que les chefs de notre religion eussent paru, y avait-il une église du Christ ou non ? Les protestants ne seraient-ils qu'une secte ? Comme il y a plusieurs églises protestantes, sont-elles toutes bonnes, toutes vraies, toutes divines ? ou bien celle que vous nous enseignez et qui diffère des autres est elle la seule qui enseigne la vérité, et peut-on, en sûreté de conscience, s'attacher à son dogme et suivre sa morale ? Les catholiques sont-ils idolâtres ? Chacun peut-il lire la Bible sans danger ? Dieu est-il l'auteur du péché ?

Vous me permettrez, vénérable ministre, de donner quelque développement à ces divers doutes, afin de les exposer plus clairement et de vous rendre la réponse plus facile.

PREMIÈRE QUESTION.

Puis-je prendre pour modèles de ma conduite les fondateurs des églises réformées ?

Mon premier soin, je viens de vous l'avouer, vénérable pasteur, depuis le jour heureux qui éclaira mon entrée dans votre bercail, a été d'étudier la vie de ceux que nous regardons comme nos pères dans la foi ; mais l'église à laquelle vous appartenez ayant eu Calvin pour premier fondateur, c'est la vie de ce grand homme que j'ai examiné la première ; et n'ignorant pas que les catholiques romains sont accusés d'avoir horriblement défiguré le portrait de ce célèbre docteur et d'en avoir fait un monstre, un suppôt de Satan, j'ai étudié sa vie écrite par les protestants eux-mêmes. En voici le résumé : Calvin naquit à Noyon en 1509 d'un père tonnelier ; il fut baptisé dans l'Eglise catholique, car il n'y avait pas alors d'autre église. Comme on remarqua bientôt en lui des dispositions pour les sciences, il fut nourri et élevé aux frais de l'Eglise. Selon les désirs de son père, il étudia le droit aux universités d'Orléans et de Bourges. C'est là qu'il lia connaissance avec un jeune homme de Vézelay qui cultivait le droit, la poésie et les passions les plus infâmes ; car il a laissé des poèmes où il chante impudemment les amours de Sodome, ce jeune homme était Théodore de Bèze (1).

(1) *Hist. du Clergé de France*, par Bousquet t. III.

Pour faciliter à Calvin les moyens d'achever ses études, il fut pourvu d'un bénéfice de chapelain, et ensuite on lui donna les revenus d'une cure quoiqu'il ne fut pas prêtre, puisqu'il ne reçut que la tonsure, et sa paroisse fut administrée par un vicaire.

Mais il ne tarda pas d'être convaincu de crimes horribles contre les mœurs, vous me permettrez de ne pas les nommer, et fut condamné à être marqué d'un fer rouge sur l'épaule; il perdit ainsi ses revenus ecclésiastiques (1). Après cette exécution, il s'enfuit à Genève; trouvant la ville irritée contre son évêque, il se montra sur une place publique, excita les citoyens à la révolte, et commença à prêcher une religion nouvelle, celle dont vous avez l'honneur d'être le ministre, très-révérend pasteur. Il épousa Idelette et s'associa à Wolmar, qui avait été son professeur et qui s'était fait luthérien.

Wolmar disait de lui : " Calvin est violent, il est pervers, tant mieux ! voici l'homme qu'il nous faut pour avancer nos affaires (2). " Le protestant Bucer ajoutait : " Calvin est un vrai chien enragé, cet homme est mauvais, il juge les gens suivant qu'il les aime ou les hait... Quel démon t'a poussé, ô Calvin ! à déclamer contre le Fils de Dieu... Garde-toi, lecteur chrétien, et vous surtout, ministres de la parole, gardez-vous des livres de

(1) Voyez Conrad Schlusselberg, dans sa *Téologie calvinienne*, et autres graves autorités citées par Richelieu.

(2) Lettre de W.—Calvin lui-même dit en parlant de sa colère et de ses emportements : " Je n'ai pu encore vaincre cette bête féroce. "

Calvin. (1) " — " Calvin, disait Beaudoin aussi protestant, Calvin à une soif extrême de vengeance et de sang. " Conrad, autre protestant, écrivait à son tour : " Calvin fut marqué sur le dos de honteux stigmates à cause de différents crimes et passions libertines auxquels il se livrait. " Bouvrai, ministre protestant à Berne, peint Calvin comme concubinaire à Strasbourg, convaincu de larcin à Metz, sodomite à Bâle, hypocondriaque à Genève (2).

Voici comment Grotius, parle de son caractère : " Les écrits de Calvin nous apprennent avec quelle politesse et quelle bienveillance il avait coutume de traiter ceux qui ne partageaient pas ses opinions. Sous sa plume, Castellion n'est qu'un drôle et un satan ; Coruhertius un fourbe et un chien, un homme de fer, sans pitié, un profane, un impudent, un imposteur, un effronté ; Baudoin qui réfute un écrit de Calvin, n'est qu'un homme de rien, un chien immonde, un méchant faussaire, sans probité, un cynique, une bête enragée, un méprisable bouffon, un sot ; Cassandre est un homme bizarre, capricieux, une lamie, un spectre, un serpent, une peste, un bourreau (3). Erasme résume en disant : " Je vois une grande peste qui va naître dans l'Eglise contre l'Eglise. " Or, tous ces hommes étaient cependant, comme lui, des prédicateurs protestants !

Voici maintenant, Théodore de Bèze, disciple de Calvin, qui l'avait étudié, et qui le connaissait

(1) Œuvres de Bucer.
(2) Abomin. du Calv.
(3) Lettre de Grot, célèbre protestant.

bien ; entendez, je vous prie, comment il le traite : " Pendant quinze ans que Calvin a consacrés à enseigner aux autres les voies de la justice, il n'a pu se former ni à la tempérance, ni à des habitudes honnêtes, ni à la véracité, mais il est demeuré enfoncé dans la boue (1). "

Que de choses aussi peu édifiantes que celles-là j'aurais à vous signaler, et toutes tirées des auteurs protestants ! Mais, vénérable pasteur, je craindrais de blesser votre cœur ; c'est déjà trop que ma faiblesse m'oblige de vous exposer mes inquiétudes pour obtenir de vous un moyen de soutenir ma foi chancelante. Il me suffira de vous citer un dernier témoignage de Conrad, l'un des vôtres toujours, car je me garde bien de jamais consulter les auteurs catholiques. Voici comment s'exprime Conrad :

" Dieu a manifesté en ce siècle sa justice sur Calvin qu'il a visité avec la verge de sa fureur, et qu'il a horriblement puni, avant l'heure de sa malheureuse mort ; car Dieu a tellement frappé de sa main puissante cet hérétique, qu'il a exhalé sa méchante âme en désespérant de son salut, en invoquant les démons, en jurant, en blasphémant misérablement. Les vers entassés vers les parties honteuses de son corps avaient formé un ulcère si infect, qu'aucun être vivant et présent n'en pouvait supporter la puanteur (2). "

Permettez, Monsieur le pasteur, que je rapporte maintenant le témoignage de notre vénérable apôtre

(1) Vie de Calvin.
(2) Op. Cour.

Calvin, au sujet de ses confrères en protestantisme : il n'y a pas vraiment à s'édifier. " Les pasteurs, disait il, oui, les pasteurs eux-mêmes qui montent en chaire,... sont aujourd'hui les plus honteux exemples de la perversité et des autres vices,... et ces Messieurs pourtant osent bien se plaindre qu'on les méprise et qu'on les montre au doigt pour les tourner en ridicule. Quant à moi, je m'étonne plutôt de la patience du peuple ; je m'étonne que les femmes et les enfants ne les couvrent pas de boue et d'ordures."

Souffrez, révérend ministre que je vous dise seulement quelques mots des autres apôtres de la réforme, afin de vous montrer que je ne cherche pas à vous imposer, lorsque je vous déclare que j'ai sérieusement étudié la vie de nos patrons, et que les questions que j'ai à vous adresser à leur sujet vous paraissent plus claires et la réponse à ces questions plus facile.

Luther prêcha la réforme le premier, et notre cher Calvin n'eut que la peine de prendre ce qui lui convint dans sa doctrine. Il était né en 1484, se fit religieux Augustin en 1505, et pratiqua sa règle avec beaucoup d'édification. Il passa, dit-il, lui-même, un assez long temps de sa vie en austérités, en jeûnes, en veilles, en oraison, avec pauvreté, chasteté, obéissance, et tout ce que je faisais, ajoutait il, était dans la sincérité de mon cœur, j'agissais avec zèle et pour la gloire de Dieu : " Cependant, je brûle, disait-il à ses amis, je brûle de mille feux dans une chair indomptée, je me sens poussé au libertinage avec une rage qui va presque

jusqu'à la folie (1). " Ce fut pour satisfaire cette rage, qu'il débaucha une religieuse avec huit autres qui toutes avaient fait des vœux solennels, et se maria sacrilégement avec celle qui s'appelait Catherine Bora.

Calvin, notre père, qui le connaissait parfaitement, écrivait ces paroles : " Véritablement Luther est fort vicieux ; plût à Dieu qu'il eût pris soin de réprimer davantage l'incontinence qui bouillonne en lui de tous côtés ! plût à Dieu qu'il eût songé davantage à reconnaître ses vices ! " Luther lui-même a écrit les paroles suivantes dans une bible que l'on conserve précieusement : " Mon Dieu, par votre bonté, pourvoyez-nous d'habits, de chapeaux, de capotes et de manteaux ; de veaux bien gras, de cabris, de moutons et de génisses, de beaucoup de femmes et de peu d'enfants. — Bien boire et bien manger est le vrai moyen de ne point s'ennuyer (2)."

(1) Props de table. Luth.

(2) Luther disait un jour : " Impossible de ne pas sacrifier à Vénus dès qu'on est en âge." Qui ne connait, sur le mariage, le sermon de Luther que Bossuet appelle *fameux*, dans lequel il établit que le célibat est un état contre nature, une offense envers Dieu, une révolte de la chair contre l'esprit : *Si non vult uxor*, dit-il, *veniat ancilla* De là ce proverbe des ribauds allemands : vivre à la Luthérienne. L'impureté de Luther était si grande qu'elle faisait rougir ses disciples.

Le duc Georges écrivit à Luther pour se plaindre de la corruption des mœurs, de l'aldutère et du libertinage que la parole saxonne promenait avec elle. — On ne connaît pas la réponse du docteur : mais l'on sait que Stépitz, ancien vicaire général des Augustins, un moment égaré, revint à la vieille foi : " Mon frère, je vous quitte, dit-il à

Je n'ajouterai que quelques mots sur les autres apôtres de notre église réformée. Prenez patience un instant, révérend pasteur, et je tirerai ma première conclusion. Zwingle, né en Suisse et curé, fut chassé de sa paroisse à cause de ses débauches et du commerce criminel qu'on l'accusait d'entretenir *avec plusieurs femmes ;* c'est ce que raconte son disciple Bullinger ; il se maria avec une riche veuve et dit publiquement : " Qu'il brûlait tellement du feu impur, qu'il avait commis beaucoup d'actions malhonnêtes, et que les effets de son incontinence lui avaient attiré bien des reproches déshonorants. " — " Si l'on vous dit, écrivait-il, que je pèche par orgueil, par gourmandise et par impureté, croyez-le sans peine ; car je suis sujet à ces vices et à d'autres encore ; cependant il n'est pas vrai que j'enseigne le mal pour de l'argent."

Carlostad était chanoine et archidiacre ; une vie régulière lui déplaisait, il aimait mieux le cabaret que les livres, et devint l'ami de Luther. Mélanchton, protestant, dit de lui : " Que c'était un homme brutal, sans esprit, sans science, sans aucune lumière de sens commun ; que, bien loin d'avoir aucune marque de l'esprit de Dieu, il n'a jamais su, ni pratiqué aucun devoir de la civilité chré-

Luther, depuis que j'ai vu que vous trainez après vous toutes les passions désordonnées " (V. Audin. *Hist. de Luther*). A l'exemple du chef de la réforme, Zuingle et ses collègues avouaient leur dérèglement en plein prêche ; Bèze a chanté ses propres infamies. Ces faits du domaine de l'histoire, quoique écrasants, sont admis par tous les protestants.

tienne; il paraissait en lui des marques évidentes d'impiété. "

Œcolampade se fit religieux de sainte Brigitte, à Augsbourg. Il fut d'abord d'une piété tendre et affectueuse ; mais il entendit les doctrines de Luther et les trouva fort commodes ; il vint à Bâle et se fit ministre de la religion nouvelle ; là, touché de la beauté d'une jeune fille, il se *maria* avec elle, car il avait besoin d'une compagne pour charmer les ennuis de son apostolat. Erasme, qu'on a souvent accusé de pencher vers le protestantisme, écrivait à l'occasion de ce dernier : " Œcolampade vient d'épouser une jeune fille, apparemment que c'est ainsi qu'il veut mortifier sa chair. On a beau dire que la nouvelle religion est une chose tragique, pour moi, je suis persuadé que rien n'est plus comique, car le dénouement de la pièce est toujours quelque mariage, et l'on finit en se mariant, comme dans la comédie (1). "

Osiandre, disciple de Luther et apôtre comme lui, l'amusait singulièrement : son maître avouait qu'il était encore plus ivrogne que lui et plus libre en propos indécents. Luther en riait beaucoup dans les moments de joie qu'il passait au cabaret de l'Ours Noir, à Wittemberg.

Bucer, religieux Dominicain, jeta le froc et incontinent chercha une femme ; il en eut successivement trois ; l'une d'elle avait été religieuse. Il se fit apôtre protestant à Strasbourg. Capiton se lia d'amitié avec Œcolampade ; celui-ci étant mort,

(1) Ep. xxi.

il épousa sa femme et ensuite une autre vraiment savante, car elle montait en chaire et prêchait lorsque son mari était enrhumé. Farel né à Gap, vint à Paris. Lefebvre lui parla de la nouvelle religion, il en goûta les maximes ; mais, par ses violences, il se fit chasser de Genève, de Lausanne et de Neuchâtel, où il s'était établi ; sa mission principale consistait à arracher les religieuses de leurs couvents, en leur prouvant par la Bible qu'il n'est pas permis à une femme de vivre loin du monde et de consumer sa vie et sa virginité dans un cloître. J'ai lu, moi-même, les propos assez indécents dont il assaisonnait ses conversations ; je n'oserais vous les répéter.

Patience, mon révérend ministre, je termine et je vais vous proposer mes doutes ; quelques mots encore, et je passe à la conclusion. Ochin, supérieur-général des capucins en Italie, après plusieurs années d'une piété hypocrite, comme diraient les catholiques romains, prit goût à la liberté des enfants de Dieu, selon le langage de Calvin ; il séduisit à Lucques une jeune fille, se maria à Genève et prêcha de parole et d'exemple qu'on pouvait avoir plusieurs femmes à la fois. Il voyagea dans les divers pays, traînant à sa suite les femmes qu'il débauchait. Théodore de Bèze, appelé par Wolmer, luthérien allemand, l'*opprobre de la France* et un libertin infâme, et par les écrivains protestants *un des plus mauvais hommes de son temps*, impie, profanateur, cruel, sanguinaire, dissolu ; Théodore de Bèze naquit à Vézelay en Bourgogne. Remarquable par son esprit, ses

impiétés, ses cruautés et surtout par son libertinage et ses poésies licencieuses, il s'enfuit à Genève pour cacher l'opprobre de sa conduite. Il emmena avec lui dame Claude, femme d'un tailleur de Paris, et l'épousa du vivant de son mari. Elle eut bien des déboires à supporter, car les concurrentes étaient nombreuses dans sa maison. Un jour, Bèze, pressé par un pieux personnage, de quitter le protestantisme, poussant un grand soupir, montra du doigt le cabinet qui renfermait sa concubine du moment, indiquant ainsi qu'avec un tel lien il ne pouvait redevenir catholique. Quant à Henri VIII, roi d'Angleterre, vous savez aussi bien que moi, vénérable pasteur, qu'après avoir écrit lui-même et fait des lois sévères contre notre sainte religion réformée, il prit la fantaisie de changer de femme ; le Pape n'ayant pas voulu y consentir, il s'en vengea en se déclarant chef de l'Eglise et de l'Etat, en confisquant tous les biens d'églises pour enrichir ses coffres, sa noblesse et tous les prêtres ou évêques qui voulurent consentirent à détruire le culte catholique. Il fit mourir tous ceux qui lui résistèrent, et changea de femme quand il voulut. L'histoire nous raconte son union aldultérine avec Anne de Boulen. En 1536, épris de passions pour Jeanne de Seymour, il fit trancher la tête à la première ; Jeanne étant morte en couches, il la remplaça par Anne de Clèves. Dégoûté de celle-ci, il la répudia au bout de six mois. A celle-ci succéda Catherine Oward qu'il fit décapiter en 1542. L'Angleterre devint protestante. Le Pape dès lors fut l'Antechrist à ses yeux.

Je vous demande mille fois pardon, vénérable pasteur, de cet étalage de science que je viens de faire en votre présence ; je l'ai cru nécessaire pour vous montrer que j'ai bien réellement lu la vie de mes pères dans la foi, et pour vous demander si en conscience vous permettriez à tous vos fidèles de mener une conduite semblable à la leur, car Luther dit en parlant d'eux : " On ne trouverait pas parmi les papistes de tels drôles, de tels pourceaux, de tels monstres ; ils mènent une vie épicuriennne, (1) ;" et, la veille de sa mort, on l'entendit s'écrier en parlant d'eux : " Vous êtes des gueux (2). "

Dans ce cas-là, faites-y attention, il faudrait que vos ouailles ne respectassent ni les lois divines, ni les lois humaines, ni la loi naturelle. Nous serions semblables à un vil troupeau de bétail ; on ne verrait qu'infidélité dans le mariage, que désordre dans la société ; nous détruisons toute morale et toute pudeur ; il n'y a plus de famille. Semblables aux Turcs, chacun prendrait autant de femmes qu'il en pourrait nourrir, sauf à les congédier quand il en serait ennuyé. Enfin, si nous suivons les exemples de nos illustres apôtres, comme il semble que nous devrions le faire, car, pourquoi ne ferions-nous pas comme les catholiques qui prennent pour modèles de leur conduite les Basile, Chrysostôme, Vincent de Paul, etc., alors nous voilà en plein communisme et socialisme. Je vous avoue cependant que la sociale m'a toujours fait grand'peur, et

(1) In colloquiis.
(2) Propos de table.

je ne verrais pas sans peine mon épouse et mes filles se donner au plus adroit libertin. Voilà donc le premier doute qui ébranle ma foi.

Comment se fait-il que notre sainte Eglise protestante n'ait eu pour fondateur que des hommes qui étaient catholiques romains et qui ne sont devenus prédicateurs protestants qu'après avoir été marqués du fer rouge, ou après avoir été rejetés par l'Eglise romaine à cause de leur libertinage? J'ai même vu, de nos jours, quelques prêtres catholiques se faire ministres protestants, pour se venger contre leur évêque qui les avait interdits à cause de leur inconduite. Vous avouerez. vénérable pasteur, qu'il y a là de quoi ébranler la foi protestante la plus solide ?

Peut-être allez-vous me répondre qu'il faut faire ce que nos illustres fondateurs nous ont enseigné, sans examiner quelle a été leur conduite. Car, direz-vous, Pierre a renié le Sauveur Jésus; cependant nous lisons ses Epîtres et nous y trouvons à nous édifier. David a commis un adultère; néanmoins nous chantons ses psaumes dans les temples, et nous les regardons avec raison comme la parole de Dieu. Voilà qui est vrai; mais il y a une grande différence entre ces derniers et nos fondateurs; c'est que David et Pierre, après leur faute, commencèrent une pénitence qui dura autant que leur vie; tous deux versaient nuit et jour des larmes de repentir. Je ne vois rien de semblable dans les fondateurs de notre Eglise réformée; je vois, au contraire, qu'ils se sont abandonnés aux crimes les plus hideux, aux

ordures les plus infâmes jusqu'à la fin de leur vie, et qu'ils sont morts en blasphémant contre Dieu, ou dans la rage du désespoir. Voilà l'objet de mon premier doute ; ayez, je vous en supplie, vénérable ministre, la charité de le résoudre brièvement et clairement, et n'oubliez pas qu'il s'agit de sauver mon âme et beaucoup d'autres.

Après que vous aurez éclairé mon esprit et détruit ce premier doute, ce que vous ferez avec cette douceur et cette suavité angélique qui vous fait regarder parmi nous comme un oracle, je vous proposerai la seconde question que voici : Les fondateurs des églises protestantes ont ils été vraiment inspirés de Dieu ?

DEUXIÈME QUESTION.

Les fondateurs des églises protestantes ont-ils été inspirés de Dieu ?

Je dois vous prévenir, respectable ministre, que cette seconde question sera complexe, je veux dire qu'elle en renfermera plusieurs ; mais je ne prétends pas pour cela vous obliger à multiplier vos réponses. Votre pénétration que nous admirons vous fera sans doute trancher en quelques mots toutes les difficultés. Quand on a pour soi la vérité, on est fort ; tous les doutes que l'enfer conjuré élève dans mon âme seront dissipés par le souffle de votre doctrine, comme le vent le plus léger renverse le château de carte élevé par un enfant.

Lorsque nos pères, Calvin, Luther et autres, commencèrent à prêcher leur nouvelle doctrine, ils avaient sans doute reconnu que la religion du Christ n'existait pas, ou n'existait plus, car ces deux mots ont ici une signification différente. Si elle n'existait plus, quand donc avait-elle disparu ? Y avait-il cent ans, deux cents ans, trois, quatre ou cinq ?... Il me semble avoir lu dans plusieurs de nos saints livres protestants, qu'elle avait disparu vers le quatrième siècle, c'est-à-dire onze ou douze cents ans avant la naissance de nos fondateurs Calvin, Luther, etc. Or, comment se fait-il que le Christ ait abandonné son Eglise pendant un si grand nombre de siècles ? Avait-il menti, lorsqu'il

avait dit : “ Voilà que je suis avec vous *tous les jours* et jusqu'à la fin des siècles (1).”

Vous me direz que ce n'est pas sa faute si l'Eglise a péri, que cela tient à la perversité des hommes. Volà qui est bien. Mais Dieu est tout-puissant : il dit lui-même que, s'il le veut, il peut, avec des pierres, susciter des enfants d'Abraham, c'est-à-dire former des serviteurs fidèles ; pourquoi donc a-t-il laissé anéantir son épouse, sa chère Eglise qu'il avait rachetée et acquise par son sang ! Quoi ! pendant plusieurs siècles, il n'a pas pu trouver une âme fidèle qui annonçât ses volontés saintes ? En supposant que l'Eglise romaine soit vraiment la prostituée de Babylone, ne pouvait-il pas y trouver au moins un juste qui conservât ou qui publiât la doctrine du Rédempteur ? Cependant, même dans l'Eglise romaine, on trouve, à chaque siècle, des âmes droites et pures que nous estimons nous-mêmes quoique protestants ! Les Chrysostôme, les Jérôme, Louis IX, Thomas, Bernard et une infinité d'autres qu'il serait trop

(1) “ L'Eglise véritable, dit M. de Maistre, sera toujours “ appelée catholique, les hérétiques porteront toujours “ des noms tirés de leurs fondateurs, quoiqu'ils leur “ déplaisent, parce que la conscience leur dit que toute “ religion qui porte le nom d'un homme, d'un peuple ou “ d'un dogme, est nécessairement fausse. Jamais les “ églises séparées ne pourront donner un nom commun “ qui exprime l'unité, aucune puissance ne pouvant “ nommer le néant. Elles se donneront des noms qui “ expriment précisément la qualité qui leur manque : “ *Evangélique, apostolique, orthodoxe, réformée*, tous noms “ évidemment faux. ” (du Pape) (*Note de l'éditeur*)

long de nommer, étaient d'honnêtes gens, qui ne respiraient que la gloire de Dieu, qui vivaient dans la pénitence et qui certainement voulaient sincèrement opérer leur salut. Comment se fait-il que Dieu ne se soit pas manifesté à ces âmes pures, qu'il ne leur ait pas fait connaître que l'Eglise romaine n'était pas la véritable Eglise, et qu'il ait choisi, pour rétablir la vraie religion du Christ, précisément les hommes les plus corrompus et les plus pervers de leur siècle, des hommes rejetés tout à la fois de l'Eglise romaine et de leur pays, à cause de leurs débauches ? Voilà un mystère qui me paraît incompréhensible, et s'il fallait le croire, je douterais de la sainteté de Dieu.

Mais si vous me dites, révérend pasteur, que l'Eglise du Christ n'a jamais existé et qu'ils en sont les premiers fondateurs, la difficulté devient encore plus grande. Comment supposer que ce que ni les Apôtres, ni le Sauveur lui-même n'ont pu faire avec toute leur sainteté et leurs miracles, ait été réservés à des hommes tels que Luther et Calvin, quinze cents ans plus tard ? Ah ! si je l'osais, honoré ministre, je vous dirais ma pensée toute entière, j'espère toutefois que vous ne vous en offenserez pas. Avouez que nos apôtres protestants ressemblent singulièrement à ces hardis voleurs que l'on surprend en flagrant délit et que l'on chasse de la maison, mais qui, en partant, donnent un coup de poignard au maître du logis. Calvin et Luther, se voyant éconduits ignominieusement par l'Eglise romaine, n'ont-ils point voulu se venger contre elle en la déchirant ? Ceci, mon cher pasteur,

n'est qu'un doute, vous le comprenez, et comme je m'approche du flambeau de vos lumières pour être éclairé, je ne dois rien dissimuler.

Mais un doute en fait souvent naître un autre, tant grande est la faiblesse humaine ! C'est ce qui m'est arrivé, le voici. Pour établir une réligion qui conduise au salut, il faut avoir une mission divine, être inspiré de Dieu ; je pense que vous trouverez cette proposition vraie. Or, nos fondateurs protestants avaient-ils reçu cette mission divine ? Ils ne l'ont prouvé par aucun miracle, à moins que nous n'appelions miracle la vie joyeuse qu'ils menaient ; et lorsqu'on demandait à Luther de prouver sa mission divine, il répondait que la preuve était évidente dans ses succès, comme si le meurtre, le pillage, le brigandage étaient le cachet d'une mission divine ; Mahomet alors serait un apôtre, car son sabre a triomphé. Calvin, comme Luther, se dit envoyé de Dieu pour délivrer le monde des langes du papisme, pour moraliser la société, pour faire rayonner la raison (1) ; mais il n'apporte aucune preuve de son apostolat. Le règne de Calvin est, comme la fait la tyrannie. " Il n'a pas assez, dit Audin, du feu de la vie " future pour punir ceux qui lui résistent, il chasse " Bolsec, il exile Gentilis, il brûle Servet, il " décapite Gruet qui ne veulent pas adorer son

(1) Aujourd'hui, ce que l'œil de l'étranger qui entre à Genève aperçoit tout d'abord, c'est cette magnifique devise : *Post tenebras lux*, enfermé dans les serres d'un aigle, devise qui fait sourire de pitié le voyageur catholique. (*Note de l'édit.*)

“ Dieu. M. Paul Henri disait récemment que les
“ lois de Calvin sont écrites non seulement avec du
“ sang mais avec du feu, et l'écrivain est un
“ admirateur fanatique du Génevois. Il y a eu
“ en effet, dans le code calviniste, tout ce qu'on
“ trouve dans la législation païenne : des ana-
“ thèmes, des verges, du plomb fondu, des tenailles,
“ des cordes, des potences, un glaive, un bûcher.
“ Calvin, qui veut imposer son joug à tout ce qui
“ l'approche, briser tout ce qui lui résiste, flétrir
“ tout ce qui le contrarie, hommes et croyances.
“ A Lausanne, Calvin se présente à la tête d'une
“ troupe armée d'arcs et de lances, il s'adresse aux
“ catholiques et leur demande s'ils veulent renoncer
“ *au papisme, à leur messe idolâtrique, à leur*
“ *Dieu qu'on mange dans la farine*: on fait
“ violence, les coupables sont saisis, les prêtres
“ bannis, les églises fermées, les autels renversés,
“ les images déchirées, les croix abattues. A
“ Genève, il veut fonder une église, comme Luther
“ à Wittemberg, il lui formule un évangile : un
“ homme aux cheveux blancs, infirme, Bolard
“ proteste ; il est banni. et le despotisme com-
“ mence. Les espions sont partout. Un pauvre
“ diable est saisi au jeu de cartes, il est condamné
“ à être exposé au poteau. En quittant Genève
“ pour se rendre à Berne, Calvin laisse un ouvrage
“ destiné à jeter le trouble en France : *De idolo-*
“ *latriâ fugiendâ*, il y prêcha la révolte contre le
“ prince, le culte national ; il y attaque les sacre-
“ ments, les pratiques saintes, l'épiscopat ; un pro-
“ testant lui répond : “ *Que veux-tu, Calvin, con-*

" *vertir la France au calvinisme, c'est-à-dire à* " *l'hypocrisie, mère de tous les vices; tu n'y* " *réussiras pas : Que Bèze t'appelle à son aise le* " *prophète du Seigneur, c'est un mensonge.*" Et cet homme, dont le premier livre a pour titre : *De clementiâ*, serait un apôtre (1) ? "

Mais sans nous arrêter à cette pensée, qu'il suffit d'indiquer, permettez que je vous rapporte leur propre témoignage. Peut-être vous conviendrez que mon doute n'est pas sans quelque fondement, lorsque je vous dirai ce que nos apôtres pensaient d'eux-mêmes. Luther a dit et a écrit de lui même *qu'il avait des rapports avec le diable* et que Satan lui avait enseigné plusieurs secrets. Un jour, sa femme, ex-religieuse, lui montra le ciel étoilé ; il lui répondit en poussant un long soupir : *Hélas ! je ne le verrai jamais !* — Et pourquoi ? reprit Bora ; est-ce que nous serions dépossédés du royaume des cieux ? — Luther soupira : peut être, dit-il, en punition de ce que nous avons quitté notre état. — Il faudrait donc, y retourner, reprit Catherine. — C'est trop tard, le char est embourbé, ajouta le docteur, et il rompit l'entretien (2). L'apôtre d'une religion nouvelle dit qu'il ne verra jamais le ciel !... Que vont donc devenir ceux qui embrasseront sa religion ?

J'ai déjà dit, cher pasteur, que Bucer appelait

(1) Vie de Calvin. Audin.

(2) Ce mot de Luther est la réponse à cette question que lui fit un jour Catherine : " Maître, comment se fait-il que quand nous étions papistes, nous priions avec tant de zèle et de foi, et que maintenant notre prière soit si tiède et si molle ?

Calvin un vrai chien enragé; un autre soutenait qu'il était poussé par le démon; un autre, que Dieu avait manifesté sa justice contre lui en le faisant ronger par les vers, dès son vivant. Un autre dit de Luther: " Satan s'est rendu maître de lui, au point de faire croire qu'il en veut à la possession de cet homme tout entier. " — " Il est enflé d'orgueil et séduit par Satan, " dit Œcolampade. " Cet homme est absolument furieux, ajoute Fospinien, il ne cesse de combattre la vérité. " Luther de son côté, dit que Zuingle, protestant, est une progéniture de l'enfer, qu'il est mort damné, qu'il est un faux prophète, un comédien, un pourceau, un hérétique. En parlant d'Œcolampade, Luther a écrit: " Le diable dont il se servait l'étrangla pendant la nuit. " En parlant de Henri VIII: " Si un roi d'Angleterre me crache à la figure ses effrontées menteries, j'ai le droit à mon tour de les lui faire rentrer jusqu'à la gorge. S'il blasphème mes sacrées doctrines, s'il jette sa boue puante à la tête de mon roi et de mon Christ, pourquoi s'étonnerait-il que je barbouille son diadème, et si je proclame que le roi d'Angleterre est un maraud et un menteur? " (*Inter. epist.* Luth.)

Voilà, vénéré pasteur, un léger échantillon des discours pieux et édifiants que s'adressent mutuellement nos bienheureux apôtres du protestantisme; voilà ce qu'ils pensent d'eux-mêmes; avouez qu'il faut avoir une foi robuste pour croire que ces hommes étaient inspirés de Dieu. Permettez que je vous édifie encore un instant en vous citant leurs propres paroles.

“ Théodose de Bèze, disait Bolzec, est l'opprobre de la France ; c'est un simoniaque livré à tous les vices. Il menait une vie dissolue à Paris, où il fût arrêté en un faubourg pour une maladie honteuse. Qui ne s'étonnera de l'incroyable impudence de ce monstre dont la vie ordurière et infâme est connue de toute la France par ses épigrammes plus que cyniques. ” C'est le témoignage que rendent de lui deux protestants, Bolzec et Heshusius. Daignez maintenant écouter un autre apôtre, Zuingle : “ Comme il est clair que Dieu est Dieu, autant il est certain que Luther est diable. ” — “ Les écrits de Luther sont pleins de diables, ” disaient les théologiens protestants de Zurich. “ Ton école est une puante étable à pourceaux, ajoutait Calvin. — M'entends-tu, chien ? M'entends-tu, frénétique ? M'entends-tu, grosse bête ? ” Zuingle est une progéniture de l'enfer, un associé d'Arius, un homme qui ne méritait pas qu'on priât pour lui. C'est le langage de Luther.

Musculus, fervent protestant, dépeint ainsi tous les ministres : “ Ils s'appellent réformés, tandis qu'ils n'ont l'air que de fripons ou plutôt de démons incarnés. Ce sont des vauriens pleins d'orgueil. Le désordre est arrivé à un tel point, que, s'il plaisait à quelqu'un de considérer une réunion de fripons, d'hommes dissolus et de mauvaise foi, il n'aurait qu'à entrer dans une de ces villes qu'on appelle protestantes, et là il trouverait en abondande des gens de cette espèce. Ils mènent une vie toute voluptueuse, semblable à celle des bêtes. Chez eux l'oppression et la spoliation des

pauvres remplacent les aumônes, l'orgueil est substitué à l'humanité, les blasphèmes à la prière (1). " A ce tableau, Luther, le premier père du protestantisme, ajoutait : " Ils se sont faits évangéliques (ou protestants) par la grâce du ventre. " Révérend pasteur, avouez que c'est à n'en pas croire ses yeux. Ah ! que nos apôtres ont bien fait de supprimer l'Epître de Paul aux Hébreux, où il est dit : " Souvenez-vous de ceux qui sont à votre tête, et, considérant leur conduite, tâchez d'imiter leur foi. " Dites-moi, cher pasteur, que pourrions-nous imiter dans nos fondateurs ? est-ce leur vie ? est-ce leur foi ? Ah ! ne parlons plus de les imiter, mais permettez que je le demande : Ces hommes-là étaient-ils vraiment suscités de Dieu ? Leur religion, établie *par la grâce du ventre*, était-elle divine ? Je suis dans une étrange perplexité. Eclairez mon aveuglement, ne laissez pas périr mon âme rachetée au prix du sang de Dieu ; et dans le cas où vous soupçonneriez que vous et moi nous sommes dans la voie de l'erreur, ne restez pas ministre de l'imposture *par la grâce du ventre*, c'est-à-dire pour gagner de l'argent. Vous êtes trop loyal pour vouloir sciemment faire la fonction de Satan et tromper les âmes qui, de bonne foi, se confient à vous. J'attends donc de votre sincérité une explication claire, qui me délivrera de cet état d'incertitude qu'a fait naître en moi une étude sérieuse de notre religion protestante.

(1) Locicouam.

Mais pour vous rendre plus facile, s'il est possible, une démonstration sans réplique, je dois mettre fin à cette question en vous citant le témoignage de tous les chefs protestants, réunis à Berne en 1532 et en 1533. " Il y en a, disent-ils, parmi nous, qui bouffonnent, qui approuvent que d'autres se divertissent, en leur présence, à parler de fornication et d'adultère. On en voit dans les cabarets, boire avec la canaille, et à des heures indues. Il faut que Léon Judas prêche avec plus de diligence. Nicolas est un querelleur qui a une fort mauvaise langue. Félix devient populaire, quand il a bu un coup. Othmar aime mieux la bouteille que les livres. Mathias est un paresseux : il n'a aucun respect pour son beau père et sa belle-mère ; il se laisse gouverner par sa femme et s'adonne à l'ivrognerie. Henri est un imbécile qui passe son temps à boire, au point qu'il n'est connu que sous le nom de *Porc;* il fait aussi le maquignon, il aime la querelle et manque souvent de parole. Le doyen Laurent a des manières grotesques et soldatesques : il traîne une longue épée et s'habille avec autant de licence qu'un cavalier (1)." Là-dessus, Luther s'écrie : " Les gens ne veulent plus rien donner ; leur ingratitude est si grande, si révoltante, que si la conscience ne me retenait, je leur ôterais leurs prédicateurs, pour qu'ils vivent comme des cochons qu'ils sont (2). "

(1) Stark, *Entretiens de Théodule.*

(2) *Inter épistol.*—Ceci me rappelle un fait que je lisais il y a quelques jours, dans une brochure composée par le

Quel langage dans la bouche de gens inspirés de Dieu, pour établir une religion nouvelle, mon cher pasteur, éclairez-moi, montrez-moi que c'est vraiment Dieu qui s'est choisi ces nouveaux apôtres, et que, par là même, vous êtes leur digne successeur ! Quand vous me l'aurez démontré, je vous promets de faire tout ce que vous me commanderez : lors même que vous m'ordonneriez de me confesser à vous ou à votre sainte épouse, je le ferai. Si votre religion vient de Dieu, je suis disposé aux plus grands sacrifices, dussé-je en mourir.

En attendant votre réponse, je passe à une troisième difficulté que vous résoudrez, je n'en doute pas, plus facilement que celles qui précèdent.

P. Maurel, de la Compagnie de Jésus, elle a pour titre : *Pourquoi impie, réponse à une demande de M****. Laissons parler l'auteur lui-même : " Dans un voyage que je fis en " Suisse, de Fribourg à Estavayer, raconte le Jésuite, une " simple servante de Genève, et protestante, me disait : " Monsieur l'abbé, chez nous, calvinistes, l'honneur fait " beaucoup d'honnêtes gens en public ; mais en secret et " vis-à-vis de nous-mêmes, nous n'avons plus de motifs " de l'être, et nous n'avons que trop souvent des motifs " de ne l'être pas. " (*Note de l'éditeur.*)

———

TROISIÈME QUESTION.

Nos ministres protestants croient-ils vraiment ce qu'ils enseignent et ont-ils foi en leur doctrine ?

Oserai-je vous l'avouer, mon vénéré pasteur, depuis que j'examine les fondements de notre religion, afin d'éclairer et de tranquilliser ma conscience, des doutes se sont élevés sur la foi de nos ministres : comme vous avez toujours été un père pour moi, cher pasteur, je me permets de vous soumettre encore mes doutes sur ce point important.

Connaissant vos lumières, je ne doute pas que vous ne dissipiez les ténèbres qui se sont faites dans mon esprit. Voici donc mes difficultés :

Pour avoir la foi, il faut croire aux vérités que Dieu a révélées, c'est-à-dire à sa parole ; mais pour croire à la parole de Dieu, il faut la connaître, car on ne croit pas ce qu'on ne connaît pas. Or comment nos ministres peuvent ils connaître cette parole ? comment savent-ils que la Bible est la parole de Dieu ? de qui tiennent-ils ce livre ? Ils l'ont reçu de la tradition qu'ils ne reconnaissent pas comme motif de foi : disons mieux : ils l'ont pris à l'Eglise romaine qui, selon nous, n'est pas l'Église du Christ, mais la prostituée de Babylone, dont le Pape est l'antechrist. Et comment ! nos pasteurs reçoivent un livre de la main de l'antechrist, d'une prostituée, et ils osent nous dire qu'il renferme la vraie parole de Dieu.

Savez-vous depuis combien de temps existait l'Eglise romaine, cette prostituée, quand parut Jean Calvin, notre fondateur ? Depuis 1,500 ans, c'est-à-dire depuis le Christ qui avait dit à ses apôtres : Allez, enseignez ; *ite docete* (1). Ainsi l'Eglise romaine possédait la Bible depuis cette époque, lorsque Calvin marqué de la fleur de lis sur l'épaule arriva à Genève où il apporta avec lui la Bible qu'il tenait de l'Eglise catholique, et il nous dit :

"Voilà la parole de Dieu ; lisez-la, et l'Esprit-Saint vous en donnera l'intelligence : elle est claire par elle-même ; elle renferme tout ce que vous devez croire." Comment, je vous le demande, bon pasteur, Calvin pouvait-il appeler parole de Dieu, un livre qui, depuis quinze cents ans, était resté au pouvoir de l'Eglise catholique, cette fameuse prostituée tombée depuis dans toutes les erreurs, et qui n'était plus l'Eglise du Christ ? Ce n'est pourtant que par elle qu'il savait que ce livre, contient la parole de Dieu ; mais cette Eglise dégénérée ne pouvait-elle pas avoir corrompu ce livre, cette parole de Dieu ? Et notre fondateur. sur le témoignage de cette prostituée, pouvait-il faire et exiger de nous un acte de foi ? N'est-ce pas le comble de l'absurdité ?

Voici maintenant mon raisonnement, M. le ministre : ou l'Eglise catholique était tombée dans l'erreur, comme le dit Calvin et comme vous nous l'enseignez vous-même, ou non ; dans le premier

(1) Matth. XXVIII, 19.

cas, notre fondateur ne devait pas recevoir d'elle un livre qu'elle donnait pour la parole divine, parce qu'il n'avait aucune preuve que pendant tant de siècles elle ne l'eût pas falsifié, même inventé ; dans le deuxième cas, il ne pouvait ni se séparer de l'Eglise, ni en séparer les fidèles ; ne semblerait-il pas que dans tous les cas, notre religion ne serait qu'un échafaudage, et que personne ne pourrait prononcer un acte de foi consciencieux.

Je sais bien, mon vénéré pasteur, que pour éluder cette terrible conclusion, nos ministres, hommes éclairés, nous assurent que nous descendons tous des Vaudois qui existaient dans le XIIe siècle, et que c'est par leur ministère que nous avons reçu la Bible. Ils disent aussi que les Hussites et les Albigeois furent nos ancêtres dans la foi, mais non les catholiques,

Je vous l'avoue, M. le ministre, cette assertion m'anéantit. Si nos pasteurs n'étaient des honnêtes gens, je ne croirais pas ce qu'ils disent. Savez-vous ce qu'étaient les Vaudois, les Albigeois, les Hussites ? Je ne vous le dirai pas... Je me contenterai d'ouvrir une Histoire de France : lisons " Les Vaudois étaient des brigands qui brûlaient, pillaient, ravageaient les villes et les villages, s'emparaient des biens des communaux ; tous les hommes à leurs yeux étaient prêtres ; ils étaient pire " que les voraces de 1848 : c'étaient des socialistes " en actions, et de la plus mauvaise espèce." Je suis couvert de confusion, mon cher pasteur, en rapportant ces choses. Voyez quel honneur nous font nos ministres, et comme ils nous trompent en nous

donnant pour des saints des hommes de cette espèce !...

Mais ce n'est pas tout : comment notre religion peut-elle être celle des Vaudois, tandis que les deux fondateurs de notre religion n'en ont jamais parlé et que d'ailleurs les Vaudois étaient enterrés depuis 300 ans lorsque parurent Luther et Calvin?

Or, est-ce par le témoignage de ces hommes dont j'ai montré l'infamie, que nous pouvons faire un acte de foi ? Est-ce sur le témoignage de nos ministres qui n'en sont que la pâle copie ? Du reste, nos pasteurs qui nous parlent sans cesse de l'Evangile, qu'en pensent-ils eux-mêmes ? le voici :

TALLEYRAND, dans ses mémoires, t. Ier, dit : " Depuis que Genève a quitté le catholicisme pour " la réforme, il n'y a plus deux ministres dont " l'enseignement soit le même ; il n'y en a pas un " qui ne soit socinien ou pire." Or savez-vous ce que c'est qu'un socinien ? C'est un homme qui ne croit pas au Christ ; écoutons encore le protestant

ZAUCHIUS : " Nous torturons les Ecritures " pour les faire concorder avec nos inventions."

Vous avouerez que des gens qui sont pires que les sociniens, qui travestissent, torturent la Bible, n'ont pas la foi ; que sur leur parole, pas plus que sur l'Evangile falsifié, nous ne pouvons ni fonder notre foi, ni faire un acte de foi.

Mais voici qui est plus fort :

CHENEVIÈRE, professeur protestant de théologie, à Genève, dans son livre *De la Prédestination*, dit formellement que les " catéchismes et les profes- " sions de foi protestantes ne contiennent pas

“ même l'expression de la foi de ceux qui les ont composés. „

ROJOUD, ministre protestant, dans sa lettre adressée à la compagnie des pasteurs, parlant du catéchisme et du symbole, dit formellement : “ On “ les lit, on les enseigne, mais cela ne veut pas “ dire qu'on les croie. „ — Et il ajoute : “ La “ Bible a fait son temps ; l'Alcoran est, à certains “ égards, plus près de la vérité que l'Ancien et le “ Nouveau Testament. „

ARCHINARD ne craint pas d'affirmer que les “ ministres sont dans la nécessité d'enseigner ce “ qu'ils ne croient pas „ (Voyez le narrateur religieux du canton de Vaud.)

Je n'ai pas fini, mon digne pasteur. Voici encore quelques témoignages assez décisifs qui montrent clairement que nos ministres n'ont pas la foi :

BURNIER (le ministre) disait en 1838 : “ L'o“ pinion de ceux qui ne baptisent plus leurs en“ fants pourra, dans quelques années, être plus “ générale chez nous qu'on ne le suppose. ” Cela me rappelle, mon bien-aimé pasteur, la parole d'une femme qui, ayant entendu Bucer prêcher contre le purgatoire, vient dire à son mari : “ — Tu ne sais pas la grande nouvelle ? — Non. — On vient de supprimer le purgatoire. — La belle affaire, répondit-il, c'était l'enfer qu'il fallait supprimer. ” Je crains bien qu'on y arrive, car je remarque qu'on travaille à supprimer l'Evangile.

HARMS (le ministre) a écrit : “ Je me fais fort “ d'écrire sur l'ongle de mon pouce toutes les “ doctrines qu'on croit encore parmi nous. ”

SCHMALZ (le docteur) ajoute : " Le protestan-
" tisme n'offre plus maintenant que des zéros sans
" numérateur. "

TREMBLAY (le ministre) dit sans détour : qu'un
" mahométan qui admet les miracles du Christ
" est plus près du christianisme que les nouveaux
" docteurs protestants. "

HAPZÈLE (le docteur) : " Un christianisme
" plein de vie a été réduit à quelques pauvres for-
" mules sans forme et sans effets sur la vie de
" l'homme et sur son cœur. "

BURNIER, enfin, écrivit au synode de Lausanne au sujet de la conférence que fit tenir à Paris, M. Guizot en 1835 : " Il nous faut un synode, " disaient les ministres, mais, bien entendu, il ne " sera parlé de foi, ni en blanc ni en noir. " De quoi donc parleront les ministres ? de leur zèle à faire de la propagande, à répandre la Bible, zèle qui n'est pas assez bien payé, 6 à 8,000 fr. par an, qu'il en faut 10 ou 12 pour tant de peine, etc.

Je ne puis croire, vénéré pasteur, que nos ministres aient la foi ; je ne puis admettre qu'ils soient assez ignorants pour ne pas savoir les scandales donnés par les fondateurs de notre religion ; qu'ils soient assez sots pour se persuader que le Christ ait choisi deux infâmes scélérats pour établir, 1,500 ans après lui, une nouvelle Eglise, quand il a dit à Pierre : Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles (1) ; qu'ils soient assez dépourvus de sens pour croire que le Sau-

(1) Matth. XXVIII, 20.

veur se soit lassé de son Eglise, qu'il lui ait retiré sa parole, qu'il ne soit plus avec elle pour la diriger, la sanctifier, et qu'ils soient chargés eux-mêmes de conduire les âmes à Dieu...

Nos ministres ne peuvent donc avoir la foi : ce fait me paraît incontestable.

A vous, vénérable pasteur, il appartient d'éclairer vos fidèles brebis.

Dans l'attente d'une prompte lumière, je passe à une quatrième difficulté que vous n'aurez pas de peine à résoudre, j'en suis sûr.

QUATRIÈME QUESTION.

Le premier venu n'a-t-il pas autant de droit d'être ministre que ceux qui en portent le titre ?

C'est un fut très-avéré, et vous en conviendrez aisément, mon digne et bien-aimé pasteur, car personne ne peut attaquer vos qualités morales, c'est donc un fait certain que les fondateurs du protestantisme étaient nés et avaient été baptisés dans l'Eglise catholique : l'un était moine, l'autre avait voulu être prêtre ; mais sa mauvaise conduite l'avait fait exclure du sacerdoce. Tous deux se mirent à prêcher ; tous deux établirent des ministres.

Mais je me demande ce que c'est qu'un ministre : c'est un homme qui exerce un ministère sacré, qui a sur les âmes une autorité divine et qui les gouverne au nom de Dieu. Pour cela, il faut qu'il soit l'élu de Dieu, *appelé de Dieu comme Aaron*, dit saint Paul après le Christ lui-même, il ne peut donc pas usurper ce pouvoir ; c'est Dieu, et Dieu seul qui lui dit : *Tu es sacerdos* (I)... En effet, le Christ, prêtre nommé par son Père et qui a reçu de lui tout pouvoir, *data est mihi omnis potestas* (2), choisit lui-même ceux qu'il voulut pour les

(1) Ps. 109, 4 — Hébr. 5, 6 — 7, 17.

(2) Matth. XXVIII. 18.

élever à cette dignité, et il dit aux douze apôtres: " Allez, prêchez, baptisez, faites ce que j'ai fait et " souvenez-vous de moi, c'est-à-dire agissez en mon " nom, je suis avec vous tous les jours (1)."

Telle fut la mission des apôtres: elle est divine. Ceux-ci, à leur tour, agissant au nom du Christ et d'après l'autorité qu'il leur avait donnée, établirent partout des évêques et des prêtres. Voilà le sacerdoce formé d'une manière régulière et divine, et c'est ainsi que l'a toujours pratiqué l'Eglise catholique depuis les apôtres. Quand un prêtre catholique se présente, pour prouver la légitimité de sa mission, il n'a qu'un mot à dire en montrant ses lettres de créance: Un tel évêque m'a ordonné, il a reçu sa mission du Pape, et tout est dit.

J'examine maintenant les titres de nos ministres. Qui les a envoyés ? Est-ce le Christ, saint Pierre, ou l'un de ses successeurs ? — Non. — Qui donc ? Luther ou Calvin ? — Oui, immédiatement ou médiatement. De qui Luther avait-il reçu sa mission ? Est-ce de l'Eglise catholique ? il n'y en avait pas d'autre alors; non, puisque l'Eglise le regardait comme un excommunié, un interdit, un libertin sans pudeur. Lui, de son côté, furieux contre l'Eglise, l'appelle une prostituée, et le Pape, qui l'excommuniait, un antechrist. De qui donc avait-il reçu sa mission ? Vous ne l'ignorez pas, il déclare lui-même qu'il l'a reçue du diable; oui, du diable, c'est bien lui qui le dit, il suffit de lire sa vie.

(1) Matth. XXVIII, 20.

Mais Calvin était peut-être plus légitime... Calvin n'était ni évêque, ni prêtre ; il était seulement un libertin qui portait le sceau de l'infâmie. Sachant que Luther appelait le Pape Antechrist, il se mit à crier à l'antechrist, ravagea toute la Suisse, chassa les curés, pilla les églises, établit des ministres pour ne pas laisser le peuple sans culte, car le peuple se révoltait et voulait une religion. Tels sont, d'après l'histoire, les titres uniques des ministres protestants. Et vous, mon cher pasteur, qu'en pensez-vous ?

Si l'histoire est vériadique, si les faits que j'ai l'honneur de vous rappeler sont certains, que suit-il de là ? Que nos ministres sont les successeurs de deux hommes impies, licencieux, voleurs, gourmands, ivrognes, dont la msssion n'est appuyée que sur le libertinage et n'a d'autre gloire que celle d'avoir bravé toutes les lois divines et humaines ; que la puissance qu'ils s'attribuent n'est qu'un sacrilége, une profanation, une insigne fourberie. Quelle honte pour nous, et quelle confusion, vénérable pasteur !...

Mais il y a plus encore, et à l'appui de faits si écrasants pour nous viennent les propres aveux de nos ministres ; ici les charges sont accablantes, écoutons...

Le docteur BERNIER, ministre de Vaud, dit sans façon et sans crainte d'être démenti devant les pasteurs protestants du canton, réunis en synode en 1838 : " Nous ne sommes tous rien et pas plus " que les laïques. " Voilà un aveu clair, sincère et complet... il me fait monter le rouge au visage et

baisser la tête. Pourrions-nous croire encore que nos ministres sont quelque chose, quand ils avouent qu'ils n'ont pas plus le droit d'enseigner et de porter le titre de ministres que le dernier des laïques.

Mais ce n'est pas le seul aveu ; en voici un autre, c'est :

FROISSARD (le ministre) qui, dans la *Revue suisse*, parle avec autant de franchise : " Ceux que " nous appelons pasteurs, dit-il, ne sont dans " l'Eglise de Dieu, que des laïques. " Enfin c'est :

JEAN-JACQUES ROUSSEAU lui même, né et mort protestant, qui exprime avec la plus entière liberté ce qu'il en pensait ; écoutons ses paroles : " Les " contradictions des ministres et les concessions " qui leur échappent dans des moments de sin- " cérité, me prouvèrent que nous n'étions pas dans " la vérité, parce que la vérité ne varie point. " Jean-Jacques avoue que ni lui ni les ministres ne sont dans la vérité ; ils sont donc dans la fausseté, ils ne sont donc pas ministres.

Je lisais, il n'y a que quelques jours, un fait qui m'a frappé ; il est rapporté dans l'histoire de Cromwel, qu'un soldat de son armée passa la Tamise pour se rendre à Londres ; il portait avec lui une lanterne où brûlait cinq chandelles. Arrivé sur le rivage, il appelait à haute voix la multitude, et, ouvrant sa lanterne, il prit l'une des chandelles, souffla dessus et dit : *Qu'ainsi meurent les dîmes ;* puis une seconde : *Qu'ainsi meurent les parlements ;* puis une 3e, une 4e. et enfin une 5e., et s'écria : *Qu'ainsi meure la bible.* Or, le peuple

commençait à s'ameuter et à le maltraiter de paroles. Un des assistants dit au soldat : " Ou as-tu pris tout cela ? — C'est la parole de Dieu que je vous prêche, reprit le soldat ; Luther à fait une religion nouvelle, Calvin a soufflé dessus ; Calvin a fait une religion nouvelle, Crammer, le grand archevêque, a soufflé dessus, et la reine Elisabeth a soufflé sur tout cela. Eh bien ! moi, à mon tour, je viens, au nom de la parole du Christ, balayer de mon souffle tout ce qui a été dit." Le peuple se tut. Ce soldat n'avait-il pas raison ? il était prêtre selon l'ordre de Luther, car il croyait au Christ et à sa parole.

Après toutes ces citations et tous ces raisonnements, il m'est impossible de croire à l'autorité divine de nos ministres, et par conséquent de rester dans le protestantisme sans outrager Dieu et sans blesser mon honneur et ma conscience, à moins que vous ne veniez, Monsieur le ministre, dissiper mes ténèbres, renverser par des preuves concluantes tous mes raisonnements. J'attends cela de votre science et de vos grandes lumières qui jettent au loin un vif éclat.

CINQUIÈME QUESTION.

Les protestants ont-ils vraiment une Eglise, une religion, dans le sens qu'offrent ces mots ? Ne seraient-ils qu'une secte ?...

Un doute m'est survenu depuis quelque temps sur cette grave question que j'ose vous soumettre encore, mon cher pasteur, bien persuadé que vous dissiperez les nuages qui se sont formés dans mon esprit.

Ecoutez mes raisonnements, ils me paraissent concluants, invincibles.

L'*Eglise*, vous en conviendrez avec moi, est la *société ou l'union des fidèles par la même foi, la même morale, sous la conduite des pasteurs légitimes.* Voilà bien, n'est-ce pas, la définition vraie de l'Eglise ? Le mot Eglise signifie en effet assemblée, union, société. Or, pour qu'il y ait société, ne faut-il pas qu'il y ait accord sur la croyance, sur la morale ? Puis, toute société n'a-t-elle pas nécessairement un chef ou président ? Oui, cela est très-vrai et de toute évidence. Or, plus j'étudie le culte protestant, plus il me paraît ne rien avoir de ce qui doit constituer la vraie Eglise du Christ. Car, outre que nos vénérés pasteurs ne sont pas légitimes, comme je viens de l'établir, *ils ne peuvent être unis ni dans la même croyance, ni dans la même morale*, d'où je suis en droit de conclure que notre religion ne forme ni une Eglise, ni un

culte, mais une secte peut-être dangereuse et subversive.

Je dis, mon révérend pasteur, que nous ne pouvons former une Eglise, une société, ni aucune union, parce que nous ne pouvons avoir unité de croyance, ni unité de morale. Nos ministres, bien convaincus qu'ils n'ont pas le pouvoir de nous expliquer l'Evangile, lors même qu'ils se le permettent, nous disent sans cesse :
" Lisez l'Evangile, lisez la parole de Dieu ; elle
" est parfaitement claire, elle seule vous enseigne
" ce que vous devez faire et ce que vous devez
" croire. " Or, cet enseignement ne paraît-il pas absurde et opposé à la doctrine même de l'Ecriture ? et ne pourrions-nous pas répondre comme l'eunuque d'Ethiopie : Eh ! comment comprendrais-je l'Ecriture, si personne ne nous l'explique (1) ? Ne faudrait-il pas posséder plus de lumières qu'un saint Augustin, qu'un saint Thomas ? Aussi qu'est-il résulté ? Des disputes sans fin, des discussions interminables, des traductions bibliques si différentes les unes des autres que les ministres avouent eux-mêmes qu'on y reconnaît plus la parole de Dieu, et tout le monde sait que nous avons travesti l'Ecriture à la rendre méconnaissable ; elle ne peut donc servir de règle de foi, puisque aucun ministre n'est sûr de la traduction qu'il possède. Pour pouvoir faire un acte de foi, il faudrait que, tout fidèle possédât et comprît les versions *latine, grecque ou syriaque ;* (2), que l'Eglise catholique

(1) Act. VII, 31.

(2) Voici ce que dit Luther : " Grande et difficile chose

a seule possédées pendant 1,500 ans, et qu'il fût persuadé que, pendant ce long espace de temps, elle n'y a rien changé. Mais comment pourrait-il en avoir la certitude, lui qui ne reconnaît pas l'infaillibilité de l'Eglise. Ainsi l'Eglise ne peut lui servir de règle de foi, et, par cela seul, aucun protestant ne peut avoir la foi. Que pensez-vous de ce raisonnement, monsieur le ministre? vous paraît-il concluant?

Mais je vais plus loin, mon vénéré pasteur. Dans le cas où nous saurions comprendre la Bible dans sa langue primitive, dans le cas où l'Eglise catholique, de qui nous la tenons, ne l'aurait nullement altérée, nous n'aurions jamais l'unité de foi nécessaire pour former une Eglise. N'est il pas vrai que la Bible renferme bien des mystères, bien des choses difficiles à une intelligence vulgaire et même à des hommes éclairés, puisque saint Pierre le dit? S'il en est ainsi, comment voulez-vous que des esprits passionnés, ignorants et souvent sans jugement, ne tombent pas dans toutes sortes d'extravagances en se rendant eux-mêmes juges de ce qu'ils trouvent dans la Bible? Leur foi variera à chaque page, à chaque ligne, à chaque mot; autant

que d'entendre les Ecritures!... il faut avoir passé cinq ans à labourer pour comprendre les *Géorgiques de Virgile;* vingt ans dans le maniement des affaires pour voir clair aux épîtres de Ciceron; cent ans avec les prophètes Elie, Élisée, Jean-Baptiste, le Christ, les Prophètes, pour déguster les Ecritures... Pauvre humanité!" Quelle étude exige donc l'intelligence de la Bible, et puis combien qui ne savent pas lire... le plus grand nombre sera donc réprouvé...

de lecteurs, autant d'interprétations différentes, et dire comme nos ministres que le Saint-Esprit illumine ceux qui lisent l'Evangile avec un cœur droit, n'est-ce pas une sotte plaisanterie ? L'Esprit-Saint est donc un fourbe qui parle aux uns d'une manière, et aux autres d'une façon opposée, puisque chacun de nos ministres à une manière différente de comprendre et d'interpréter l'Evangile ? Au lieu de faire intervenir le Saint-Esprit, nos ministres ne devraient-ils pas bien plutôt dire que le diable ne pouvait inventer un moyen plus sûr de détruire les âmes. Car qu'est-ce que l'Eglise ? n'est-ce pas le royaume du Christ ? Qu'est-ce que l'Evangile ? n'est-ce pas le recueil de ses lois sacrées ? Et vous voudriez que ce divin Législateur eût laisssé à chaque individu le pouvoir d'expliquer ou d'interpréter ses lois à sa manière ? dans quel Etat se voit il ? Avec ce système il n'y aurait pas seulement anarchie, mais guerre civile, pillage, assassinats. Un gouvernement sans tribunaux ne peut pas exister, et le Christ, à nos yeux, a été moins sage que le plus mince législateur ? Quel honneur nous faisons à Dieu ! Aussi, voyez quel anarchie règne dans notre secte (1) : chacun croit ce qu'il veut, et c'est toujours l'Esprit-Saint qui l'inspire. Le Saint-Esprit dit :

(1) Voyez la lettre adressée par M. l'abbé Combalot, missionnaire apostolique, à M Guizot, lettre dans laquelle il démontre par des faits :

1o. Que le rationalisme biblique des sectes protestantes est radicalemeut impuissant à engendrer la foi surnaturelle nécessaire au salut.

2o. Que le rationalisme biblique ouvre la porte à toutes

A Cludius " que la religion du Christ n'a rien de commun avec sa personne. "

A Edward " qu'il n'était pas sûr que le Saint-Esprit existât. "

A Chenevière " que le Christ n'est que l'envoyé de Dieu, un homme extraordinaire. "

A George David " que la doctrine du Christ est imparfaite et fausse. "

A Staffer " que le Christ n'est qu'un rabbin juif de la campagne. "

A Scherer " que les prophètes étaient des magiciens indiens. "

A Strauss " que le Christ n'a pas plus existé que le juif errant. "

A Treschow " qu'on peut contester au démon son caractère, sa puissance ; à l'église anglicane qu'il faut admettre comme vraies et canoniques les épîtres de saint Jacques, de saint Judes, l'épître aux hébreux, la 2e. de saint Pierre, la 2e. et 3e. de saint Jean ; à *Luther* que ces épîtres sont apocryphes (1).

Je n'en finirais pas, si je vous rapportais toutes les folies et les impiétés que l'Esprit-Saint est censé avoir inspirées à nos chers frères les protestants par la lecture de la Bible.

les erreurs, légitime tous les crimes, et aboutit inévitablement à l'anarchie religieuse, politique et sociale. (*Note de l'éditeur.*)

(1 Luther appelait l'épître de saint Jacques, que plusieurs protestants modernes regardent comme canonique, une œuvre de paille. (*Note de l'éditeur.*)

Voici bien une autre preuve de la fausseté de nos ministres. J'ouvre l'Evangile, et j'y lis : *la foi justifie*, nos ministres lui font dire : *la foi seule justifie.* Ailleurs je lis : *ceci est mon corps*, nos ministres disent : *ceci est le signe, la figure de mon corps.* C'est ainsi qu'à leur manière de voir, l'Esprit-Saint leur enseigne à mentir et à tromper les simples : pardon, monsieur le ministre, c' je crois, la vérité que je dis.

Il arrive souvent que nos ministres se trouvent pris dans les piéges qu'ils tendent à l'innocence. Dernièrement, l'un d'entre eux se présente chez un cordonnier et lui dit : " Cher Monsieur, je vous invite à venir dans notre chapelle évangélique. " Le cordonnier répond : " Très-volontiers, Monsieur le ministre, pourvu que vous répondiez à ma question : vous dites, je crois, qu'on doit toujours prendre l'Evangile à la lettre, qu'on ne doit rien y changer, car il est clair. Or, voici les paro' oro-noncées par Notre-Seigneur, qui m'embarra..nt : *ceci est mon corps* (1), et ailleurs : *les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez* (2). — " Mon cher Monsieur, dit le ministre, rien n'est si simple : *ceci est la figure de mon corps*, — voilà pour la première phrase ; *vos péches seront remis par la foi*, — voilà pour la seconde. " — " Eh bien ! moi, pour la troisième, je vous dis que vous êtes un imposteur et que je n'irai pas à votre prêche, répliqua le cordonnier. Vous feriez mieux

(1) Matth. xxvi, 26.

(2) Matth. ix, 2.

de dire que Jésus-Christ a menti. Adieu, Monsieur, ne venez plus me parler de prêche. " Et le ministre s'en alla honteux. Vous voyez si ce cordonnier avait raison. Voilà comment nos ministres interprêtent l'Ecriture. Je pourrais multiplier les exemples de leur fourberie.

Si pour calmer mes doutes et scrupules de conscience, je vais consulter nos ministres, que font-ils ? ils nient tout, Dieu, la religion, la vie future ; ils se nient eux-mêmes en détruisant le seul principe d'unité, l'autorité de l'Eglise, et je les vois passer successivement au déisme, au matérialisme, et finalement au pyrrhonisme absolu. Et comment pourrait-il en être autrement ? tous les dogmes ont été cités au tribunal de la raison : de là les variations, le doute dans les intelligences, les divisions, les sectes infinies. Ennemis irréconciliables de la Papauté et de l'Eglise catholique, je les vois s'unir volontiers à tous les partisans de l'erreur, et proclamer la tolérance pour les sectes diverses. Cette union ne serait-elle pas, comme dit le grand Bossuet, une conspiration de factieux, puisque je lis sur leur drapeau : *plutôt Turcs que Papistes?*

Je vous demande maintenant, mon cher pasteur que je vénère, trouveriez-vous un incrédule, un impie qui accumulât autant de blasphèmes que nos ministres et docteurs sur les vérités les plus incontestables qui ont fait l'objet du respect de tout l'univers civilisé de puis dix siècles? Et c'est l'Esprit-Saint qui les inspire !

Et la morale que nous enseigne nos ministres sous l'inspiration toujours de l'Esprit-Saint, ah !

elle est belle !... Ecoutons Luther : " Vous avez " une femme pénible ; on lui dit : Veux-tu me " suivre ; si elle répond non, on la laisse et on en prend une autr‵ (1). "

Les paysans de la Thuringe, sachant que le Saint-Esprit éclaire ceux qui lisent la Bible, y trouvèrent ces paroles : " Tout était commun entre eux (2). " Ils se mirent à piller tout ce qui leur tomba sous la main : le bien et les femmes... Vous savez qu'en vertu de ces mêmes paroles, les méthodistes et momiers d'Amérique se sont livrés aux *rivevals*, qui consistent en des excès tellement honteux, que je n'ose vous les rappeler (3).

(1) Propos de table.

(2) Act. 4, 32.

(3) Ainsi les protestants eux-mêmes en conviennent, et suivant les auteurs du projet proposé au synode de Lauzanne en 1838, " la Bible ne peut être la règle d'enseigne, " ment, puisque précisément c'est le sens qu'il s'agit de " déterminer. " La parole de Dieu, dit M Golliez, pasteur " du canton de Vaud, chacun l'entend-il adroitement ? " C'est une lumière, oui, mais qui risque toujours d'être " plus ou moins ternie par le mélange que chacun fait de " ses opinions avec cette sainte parole ; de là des dis- " cussions, des schismes, des sectes. "

" Propager la Bible, dit le docteur Isaïe Fréguier, " évêque protestant de Wekjoie, en Suède, au synode " diocésain de 1836, lire la Bible, c'est trop peu : expliquer " la Bible, voilà le besoin de l'Église ; cette mission est " celle des pasteurs. " On sait que le roi de Prusse a rendu un récent décret pour défendre la libre interprétation de l'Ecriture sainte, et soumettre à l'autorité l'Ecriture dont l'Allemagne, en vertu du principe ratio-

En attendant que vous vouliez bien renverser toutes les preuves que je viens d'établir, ce qui, je l'espère toujours, ne vous sera pas difficile, j'arrive à une sixième question à laquelle aussi sans doute les docteurs de notre sainte religion répondront victorieusement.

nalisme, a déjà rejeté l'inspiration pour faire valoir la théorie des mythes. (*Note de l'éditeur.*)

SIXIÈME QUESTION.

Comme il y a plusieurs religions protestantes, sont-elles toutes vraies, toutes bonnes, toutes divines ?

Toute religion ne doit venir que de Dieu, n'est-ce pas, cher pasteur ? lui seul a droit de se faire servir comme il l'entend ; car si toutes les religions inventées par les hommes étaient bonnes et légitimes, le Christ serait venu inutilement sur la terre pour y établir la loi nouvelle ; et vous-même vous seriez dans l'erreur quand vous nous parlez si souvent du Sauveur Jésus, de sa morale et de sa grâce.

Si toutes les religions étaient bonnes, nous n'enverrions pas des ministres protestants dans les Indes, en Chine, en Amérique, en Océanie, en Perse, partout enfin, pour retirer les hommes des voies de l'erreur, et vous savez qu'ils coûtent cher ces ministres à l'étranger : plus de trente millions par an pour eux, pour leurs dames et leurs enfants !

Vous-même, cher pasteur, et tous les ministres de France, vous seriez non seulement inutiles, mais nuisibles, puisque la plupart d'entre vous reçoivent du gouvernement, c'est-à-dire du peuple quinze ou dix-huit cents francs par an pour enseigner quoi ? une religion qui ne serait d'aucune utilité, puisque toutes les religions seraient également bonnes, et qu'on pourrait aussi bien se sauver en

adorant Mahomet, Confucius, les idoles et même le diable, Mais non, vous êtes persuadé qu'il n'y a qu'une religion qui soit bonne et divine, celle du Sauveur Jésus, et je suis de votre avis.

La religion catholique romaine se flatte bien d'être l'Eglise du Christ, mais laissons-la tranquille ; vous nous assurez, vénérable pasteur, que la religion protestante est la seule vraie : c'est la vôtre, je dois vous croire, d'autant mieux que vous, vos confrères, vos femmes et vos enfants, faites de grands efforts pour augmenter votre cher troupeau ; vous répandez à pleines mains l'argent qu'on vous envoie de Suisse et d'Angleterre, afin d'arracher à l'Eglise romaine quelques-unes de ses brebis que vous regardez comme damnées, tant qu'elles ne vous appartiennent pas. Vous distribuez aussi de petits livres qui font beaucoup réfléchir, je l'assure. N'est-ce pas à madame ***, à son zèle, à ses libéralités, à ses livres que je suis redevable d'être entré dans le sein de l'Eglise protestante ? Je bénis Dieu chaque jour d'avoir été éclairé par elle et par vous, heureux pasteur. Mais enfin pourquoi ce zèle ? pourquoi ces dépenses, Sinon parce que vous êtes sûr d'être *la voie, la vérité et la vie*, l'unique chemin, vous protestantisme ? Sans cela, à quoi bon tant de peine ?...

Ainsi, je me suis fait protestant, parce que vous m'avez assuré que cette religion est la véritable Eglise du Christ notre Sauveur. Mais voici une nouvelle difficulté : Mes études m'ont fait connaître qu'il y a plusieurs églises protestantes, toutes opposées les unes aux autres ; laquelle dois-je embrasser ?

Il y a les églises calviniste, luthérienne, zuinglienne, momière, presbytérienne, anabaptiste, anglicane, etc., à peu près cent cinquante en tout, qui se subdivisent chacune en autant d'autres, et qui se combattent à outrance ; qui ne s'accordent jamais que pour attaquer les catholiques romains ; entre-elles, elles se déchirent, se traitent de schismatiques, d'hérétiques, etc. Je vous prie de me dire si toutes ces églises protestantes sont également bonnes ou non ? Vous allez me repondre sans aucun doute qu'elles sont toutes bonnes, toutes excellentes, à l'exception de l'Eglise catholique. Cependant l'apôtre Paul, que je lis souvent, selon vos saintes recommandations, se fait cette question : *Le Christ peut-il se diviser* (1) ? et il ajoute : *Quand bien même un ange descendrait du ciel pour vous prêcher un autre évangile ne le croyez pas* (2). Mais je crois avoir trouvé dans un de vos livres la réponse à cette difficulté : vous disiez que les différences entre les églises protestantes ne sont pas essentielles, que le fonds est le même. Hélas ! pourquoi ces églises se disputent-elles donc avec tant d'ardeur et se jettent-elles au visage les dénominations les plus flétrissantes ? Le Christ est donc divisé ?

D'ailleurs, vous nous dites bien, cher ministre, que toutes ces divisions ne sont rien dans le fonds ; cependant, permettez que je vous le demande avec tout le respect qui vous est dû, n'est-ce pas quel-

(1) Cor. 1, 15,

(2) Gal. 1, 8.

que chose d'assez important de savoir si nous naissons avec le péché originel, comme l'enseigne Luther, et si par conséquent le baptême est nécessaire au salut, ou bien si la tache originelle n'est pas un péché, mais un malheur, comme le soutiennent Zuingle et Calvin, et si par conséquent le baptême est inutile, invalide même selon la doctrine des anabaptistes, contrairement aux 39 articles de l'église anglicane, et de la confession d'Augsbourg ?

N'est il pas du plus haut intérêt de savoir si la grâce une fois reçue est inamissible et fait du chrétien *un menbre vivant et perpétuel de l'Eglise*, comme le veut Calvin, contrairement à l'enseignement de Luther confirmé par la confession d'Augsbourg ; si les bonnes œuvres sont inutiles au salut comme nous l'apprennent l'église anglicane Mélanchton et les luthériens à Worms en 1557, la foi seule pouvant nous sauver, contrairement à la doctrine de Bucer et de la confession d'Augsbourg.

N'est-ce pas encore quelque chose assez sérieux. de savoir si le Christ est dans l'Eucharistie ou non ? Or, vous et Calvin, certifiez qu'il n'y est pas, et qu'on peut impunément fouler aux pieds l'Eucharistie. Luther (1), chef du protestantisme, assure

(1) Luther écrivait : „ Si Carlostadt au tout autre eût
“ pu me démontrer qu'il n'y a que du pain et du vin dans
“ le Sacrement il m'aurait rendu un grand service ; cela
“ aurait fait un fameux pouf à la papauté ; mais il n'y a
“ rien à faire, le texte est trop formel. ”
Zwingle le premier, nia la présence réelle, en ne don-

que le Christ est dans l'Eucharistie. Dites-le-moi, n'est-ce pas chose sérieuse de savoir si je suis idolâtre avec Luther et les catholiques, ou impie et sacrilége avec Calvin ? Christ, dans la dernière cène, a dit à ses apôtres en les admettant à cette cène : *Ceci est mon corps.* Vous, Monsieur le ministre, vous nous dites qu'il nous a trompés, Luther assure qu'il a dit vrai ; lequel dois-je croire ?

nant aux paroles de Jésus-Christ qu'un sens métaphorique que repoussa toujours Luther comme une *monstruosité satanique.* Ecoutons-le : " Il y a des bibles hébraïque, " grecque, latine, allemande, écrivait-il à ses frères de " Francfort, que les sacramentaires nous montrent donc " une version où il soit écrit : " ceci est le signe de mon " corps." S'ils ne le peuvent qu'ils se taisent. L'Ecriture, " l'Ecriture, disent-ils sans cesse ; mais voilà l'Ecriture, " elle chante assez haut et assez clairement ces paroles " qui aboient contre eux : " *Ceci est mon corps,* " il n'y a " pas un enfant de sept ans qui donnera à ce texte une " autre interprétation. "

—L'Eglise catholique ne raisonne pas autrement Ecoutons le concile de Nicée : " *non dixit* (Xtes) : *accipite et comedite imaginem corporis mei.* " — Et saint Jean Damascène : *Panis et vinum non sunt figura corporis et sanguinis* Xti, *absit, sed ipsum corpus Domini deificatum, ipsomet* Domino *dicente : hoc est...non autem : hoc est figura corporis.* '

Cependant le chef de la Réforme admettait la présence du pain, niait la transsubstantiation, et comme on lui disait : " Mais puisque nous avons la nourriture spirituelle, " pourquoi la corporelle ? " Luther répondait : " Cela ne " me regarde pas, c'est l'affaire de Dieu, il y a *accipite,* " j'obéis et je m'incline. Si le Seigneur me disait : " " Prends ce fumier et mange, je prendrais et je mangerais, " certain que ce que je ferais serait en vue de mon salut. "

(*Note de l'éditeur.*)

Voici un autre exemple. Le Christ a dit ; " Celui qui ne renaît pas de l'eau et du Saint-Esprit, ne peut entrer dans le royaume des cieux : " et il ajoute, en parlant aux apôtres : " Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. " Voilà, ce me semble, un commandement formel : il s'agit d'entrer au Ciel avec le baptême, ou de n'y entrer pas sans le baptême. Que vous en semble, n'est-ce pas une chose assez grave et qui tient au fonds même de la religion ? Cependant nos ministres protestants ne sont pas d'accord sur ce point. Les uns soutiennent que le baptême est essentiel ; les autres, qu'il n'est pas nécessaire.

Autre exemple encore. Le Christ a dit aux apôtres : " Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. " L'Eglise romaine, prenant ces paroles du Sauveur à la lettre, prétend que les évêques et les prêtres ont ainsi reçu le pouvoir de remettre tous les péchés. Les ministres protestants d'Angleterre disent que la confession est bonne et utile, mais qu'elle n'est pas nécessaire. Vous, Monsieur le ministre, avec tous vos confrères, vous assurez que le sacrement de Pénitence n'existe pas. Ceci est une grave affaire : car il importe de savoir si notre Sauveur Jésus a établi un tribunal sur la terre pour la rémission des péchés ou non.... Qu'en pensez-vous ?...

Puisque je vous ouvre mon cœur, vénérable ministre, et que je dépose dans le vôtre tous mes doutes et toutes mes inquiétudes, j'espère bien

que vous ne vous offenserez pas de ma sincérité, et que plus sont grandes mes peines, plus aussi sera grande votre bonté envers votre chère brebis. Ah! qu'il est à plaindre celui qui sait qu'il a une âme à sauver et qui ne connaît pas la voie qu'il doit suivre pour plaire à Dieu et parvenir au bonheur du Ciel!

Parmi les protestants, je trouve encore d'autres points de division qui me paraissent graves. Les Anglais prétendent qu'il doit y avoir dans le clergé une hiérarchie, c'est-à-dire des supérieurs et des inférieurs, des évêques et des prêtres. En France, nos vénérables ministres nous disent que la hiérarchie consiste dans le traitement, et que celui qui reçoit dix-huit cents francs, qui jouit d'une belle fortune et à qui la société biblique accorde en sus cinq à six mille francs, est au-dessus de celui qui ne touche que quinze cents francs par an.

Je trouve encore dans nos livres protestants deux enseignements tout à fait opposés: les uns me disent que, pour être sauvé, il suffit d'avoir la foi et de croire au Sauveur Jésus; que, moyennant cela, je puis braver impunément Dieu et ses commandements, être voleur comme Albert de Brandebourg, libertin comme Calvin, et ivrogne comme Luther, pourvu que je dise: *Je crois au Sauveur Jésus*, je suis sauvé. D'autres m'enseignent que je dois soigneusement éviter le péché et vivre d'une manière conforme à l'Evangile. De grâce, cher pasteur, éclairez-moi, je suis comme une âme en peine, peu s'en faut que je tombe dans le désespoir.

Quoi donc! j'aurai imprudemment quitté l'E-

glise catholique romaine qui me reçut dans son sein dès ma naissance, elle dont l'enseignement est le même dans tout l'univers, elle qui fit le bonheur de mon enfance et de ma jeunesse, pour embrasser un culte qui ne fut pas celui de mes ancêtres et qui n'aurait rien de certain, une religion qui enseigne le pour et le contre, le blanc et le noir? Ah! que n'ai-je conservé ma foi antique, si je ne puis retrouver le repos chez vous! Peut-être, hélas! que si j'eusse su vaincre mes vices et mes passions, jamais je n'eusse abandonné la religion pour laquelle mes pères sont morts; car, je dois vous l'avouer, l'un de mes ancêtres mourut dans un cachot à Genève pour avoir caché un prêtre catholique dans sa maison; sa famille fut chassée du territoire de la république! Et moi, pour plaire à votre femme, ou plutôt pour vivre au gré de mes passions, pour me venger contre la religion qui condamnait mes vices, j'ai renié ma foi sur votre parole; j'ai cru trouver la paix, et je me vois dans une religion qui ne m'offre que doutes et contradictions. Aurais-je donc perdu tout à la fois mon âme, celles de ma femme et de mes enfants que j'ai entraînés avec moi malgré leur résistance?... Ces pensées me torturent.

Monsieur le ministre, je vous en supplie, ayez pitié de moi; démontrez-moi que mes craintes n'ont aucun fondement et que je suis dans la véritable Eglise du Christ: prouvez moi que le Sauveur Jésus a pu dire aux uns qu'il est dans l'Eucharistie, aux autres qu'il n'y est pas; aux

uns qu'ils doivent éviter le mal et faire le bien, aux autres qu'ils peuvent se livrer à tous les crimes, pourvu qu'ils aient la foi. En un mot, ouvrez mon intelligence et dissipez mes peines. En attendant de votre charité une réponse claire, je passe à ma dernière question.

SEPTIÈME ET DERNIERE QUESTION.

La religion protestante que vous nous enseignez est-elle la seule véritable, et puis-je en sûreté de conscience m'attacher à son dogme et à sa morale?

Sans doute, révérend ministre, vous allez me répondre que vous n'êtes pas aussi difficile que les catholiques romains qui enseignent que hors de l'Eglise il n'y a point de salut. Vous m'accorderez, je l'espère, qu'on peut se sauver dans toutes les religions qui s'appellent protestantes. Ainsi on peut faire son salut avec Calvin qui ne croit pas à la présence du Christ dans l'Eucharistie, et avec Luther qui l'y croit présent; avec Ochin qui croit que le Christ n'est qu'un envoyé de Dieu comme Moïse, mais qui ne s'est jamais donné pour le Messie, ou avec d'autres qu'il est le Verbe et le Fils de Dieu. Mais s'il en est ainsi il n'y a donc rien de vrai dans la religion, ce n'est donc pas Dieu qui l'a révélée; dans ce cas,

tous nos ministres sont donc des imposteurs. Et si c'est Dieu qui a parlé, de quel droit sera-t-il permis aux uns de croire une chose, aux autres une autre ? et comment alors se persuader que la religion protestante est la véritable ?

Vous m'accorderez donc, cher ministre, que je ne suis pas obligé de m'attacher au dogme protestant, puisqu'il n'a rien de certain ; suis-je au moins en sûreté en suivant la morale protestante ? Voici comment prêchait Luther en parlant aux princes : " Prenez, vous tous empereurs, rois, princes ; prenez, vous tous qui avez des mains pour prendre, car, je vous le dis, Dieu ne bénira pas ceux qui ont des mains paresseuses (1). " A ces paroles, Albert de Brandebourg s'empara du duché de Prusse dont il était le gardien, abandonna son vœu de chasteté, se maria, et jeta les fondements du royaume de Prusse ; c'était un moine défroqué.

En Danemarck, Christiern II, roi impie et tyran sanguinaire, pour avoir de l'argent, à la voix de Luther, chassa les évèques, confisqua les couvents, et fit mourir un grand nombre de chrétiens. A la voix de Calvin, les nobles de Genève s'emparèrent de tous les biens de l'Eglise, chassèrent les religieuses de leurs couvents, les pillèrent et défendirent au peuple d'aller à la messe. En Suède, Gustave Wasa avait aussi besoin d'argent, et comme il y avait beaucoup à piller dans les évêchés, les couvents et les cures,

(1) Kœningaus, t. I, p. 375.

la noblesse, aussi corrompue que lui, s'associa à ses desseins et embrassa avec ferveur le nouvel évangile. Le peuple, qui tenait à conserver sa foi, se révolta; mais on le trompa et on le tua. On vit alors des populations entières se réfugier pendant l'hiver au milieu des forêts; les femmes emportèrent leurs enfants et plusieurs moururent de froid. Le roi feignit d'accorder la paix; le peuple se présente sans armes, quatorze mille soldats l'entourent, tranchent la tête à tous les chefs, et forcent le reste à plier sous le joug protestant.

Je n'entrerai pas dans de plus amples détails, mon vénéré pasteur; vous savez aussi bien que moi, que dans toute la Suisse, dans toute l'Allemagne, les princes, les nobles, la bourgeoisie se livrèrent au plus affreux brigandage; plusieurs évêques et grand nombre de prêtres furent mis à mort, emprisonnés ou exilés, les églises saccagées, et surtout les biens des moines et des religieuses confisqués. Le pauvre peuple, qui tenait à sa foi et qui d'ailleurs n'avait point de part à toutes ces spoliations, le peuple se voyait enlever toutes ses ressources, pleurait, s'indignait, se soulevait; car le bien des prêtres et des moines était son bien, puisqu'il en retirait en partie sa subsistance; pour le calmer, on l'égorgeait, on le trainait au prêche, on l'emprisonnait, on le pillait. Pour couronner ces beaux exploits, les nouveaux prédicateurs de l'Évangile permirent aux seigneurs, aux princes, aux ducs de quitter leurs femmes légitimes et d'en

prendre d'autres, ou même d'en avoir plusieurs à la fois ; pourquoi n'auraient-ils pas permis aux autres ce que plusieurs d'entre eux se permettaient ?

Un ardent protestant dauphinois, nommé Froment, raconte que " tous les nouveaux convertis couraient au pillage, hommes, femmes, mêmement ceux qu'on estimait les principaux de l'évangile (1)... Un proverbe a longtemps régné, dit-il, parmi les paysans et gentilshommes, que

(1) Les principaux de la réforme avaient prévu ces conséquences : " Bon Dieu, disait Mélanchton, quelle tragédie " verra la postérité ; " et Voltaire : " Le calvinisme devait " nécessairement enfanter des guerres civiles, et ébranler " les fondements des Etats ; " écoutons à son tour Luther : " L'autorité des princes est une chose païenne, impie ; les " rois sont les plus grands fous et les plus fieffés coquins " de la terre. " C'est le dogme de la souveraineté du peuple qui n'enfante que l'esprit de révolte. Et le chef de la religion nouvelle ajoute : " Il faut en finir avec l'épée ; " et après lui un zéle protestant ; " Point de chaînes de " quelque part qu'elles soient. " On connait l'allocution de Munzer aux protestants d'Allemagne : " Soulevez les " villes et les villages, etc. ; " cette allocution suscita la malheureuse guerre de 30 ans, dirigée de 1618 en 1648 par Gustave-Adolphe, guerre qui, au témoignage de Charles Viliers, changa l'empire germanique en un vaste cimetière, et se termina par le traité de Westphalie qui amena l'indifférence religieuse. Voilà l'histoire... Calvin semblait n'en vouloir d'abord qu'à la religion. Assemblés à Foix, les protestants déclarèrent que "la religion catholique devait être "anéantie dans le royaume :" Ils préludèrent cependant par un attentat contre le trône. Quel spectacle offre la France alors ! Pillages, profanations, incendies, assasinats, ils déchargèrent leur première fureur sur le Dauphiné, ils y abolirent le saint sacrifice, brisèrent les

c'était l'évangile Robin et l'évangile Larron (1). " Le protestant Arnold ne craignait pas de dire que " des hypocrites sans nombre se prêtaient à ce qu'on leur demandait, obéissant en cela à la voix de leur ventre. " Les pratiques du nouveau culte semblaient si faciles et si commodes ! " Aussi, ajoute-il, que des gens prennent sans scrupule dans les maisons consacrées à Dieu, de l'or, de l'argent, du vin, du froment et jusqu'à des religieuses ! "—

images, les croix, les vases sacrés, brûlèrent les églises, massacrèrent ou enterrèrent tout vivants les prêtres et les religieux. Ecoutons le protestant Cobbett parlant du règne d'Elisabeth en Angleterre : " Il serait impossible, " dit cet historien, d'énumérer toutes les souffrances que " les catholiques eurent à endurer pendant ce règne de " sang. Avoir entendu la messe, avoir donné l'hospitalité " à un prêtre, reconnaître la supériorité du Pape, rejeter " celle de la reine, suffisait pour faire périr un de ces " malheureux dans les plus horribles tourments Dans " la vingtiène année du règne de la *bonne* Elisabeth, les " prêtres catholiques n'étaient plus qu'en très-petit nom- " bre, parce que la loi le défendait, sous peine de la mort, " d'en ordonner de nouveaux, et que d'ailleurs il n'existait " plus de hiérarchie ecclésiastique. Comme il y avait en " outre peine de mort contre tout prêtre venant de l'é- " tranger en Angleterre ; peine de mort pour celui qui " lui donnait l'hospitalité ; peine de mort pour le prêtre " catholique qui exerçait les fonctions de son ministère sur " le territoire anglais ; peine de mort pour ceux qui allaient " à confesse, il semblait que rien ne s'opposerait désormais " à ce que la reine réussit dans son projet de détruire " entièrement en Angleterre cette antique et vénérable " religion qui, pendant tant de siècles, avait fait le bonheur " et la gloire de la nation ; cette religion d'hospitalité et

(1) *Actes et gestes*, etc., par Faoment.

“ Les principaux agents de cett révolution, ajoute Mosheim, protestant, furent conduits plutôt par l'impulsion de leurs passions et leur vues d'intérêt que par zèle pour la religion.”

Vous n'ignorez pas, cher pasteur, que quelques mauvais moines, lorsque Genève se protestantisa, pour avoir leur part dans le butin, se firent protestants. Voici en quels termes en parle le même Froment : “ Il vient journellement à Genève un tas de moines cafards, séduisant de pauvres filles et servantes... D'autres, le premier évangile qu'ils demandent, c'est une femme, et pendant que durent les calices et reliquaires qu'ils ont dérobés, ils font grande chère, puis s'en retournent, laissant femmes et enfants, au grand détriment et charge de l'hôpital. ” David Clytreus, autre protestant, raconte que “ quelques hommes sensés essayaient inutilement de s'opposer à la fureur du peuple ; car le rouge leur montait au visage, quand ils voyaient dépenser les aumônes des monastères à nourrir des chiens de chasse et des chevaux. C'é-

“ de charité qui, tant qu'elle avait subsisté dans le pays, “ avait empêché qu'on y connût ce que c'est qu'un pauvre ; “ cette noble et grande religion aux inspirations de laquelle “ on était redevable de la construction de toutes ces ma- “ gnifiques églises, de toutes ces importantes cathédrales “ qui décoraient l'Angleterre ; enfin cette religion de vé- “ ritable liberté qui avait consacré tous les actes glorieux “ de notre législation. ” (Lettres sur l'histoire de la réforme)

Voilà des faits sensibles, publics, importants et irrécusables : *Manifestum est et non possumus negare.*

(*Note de l'éditeur.*)

tait un douloureux spectacle que de voir des princes prouver leur zèle évangélique, en s'adjugeant les biens des couvents et des églises, et en les employant à d'indignes usages, " tandis qu'auparavant ces biens nourrissaient les pauvres. Vous savez sans doute que Henri VIII donna à sa cuisinière tous les revenus d'une riche abbaye pour la récompenser de lui avoir fait un bon plat.

Vous êtes trop honnête homme, Monsieur le ministre, pour permettre à vos sectateurs de suivre l'enseignement des fondateurs de la religion protestante. Mais si on ne peut pas suivre leur enseignement et leur doctrine, ils étaient donc des fourbes, des impies, des libertins, des voleurs. Comment ! Dieu se serait servi de gens semblables pour établir une religion divine ? J'ai donc tout lieu de craindre que vous ne m'ayez induit en erreur, en me faisant abandonner la religion catholique qui a eu pour fondateurs Pierre, Paul et des milliers d'autres personnages recommandables par leurs vertus ; qui, au lieu de piller, ont abandonné leurs biens ; qui, au lieu d'assassiner les autres, ont souffert la prison, le feu, les dents des bêtes féroces, les huiles bouillantes, le glaive et la mort.

Permettez, vénérable ministre, que j'établisse une parallèle entre notre religion protestante et la catholique. La nôtre a pour fondateurs des hommes flétris, des moines défroqués, des libertins déhontés, des pillards, qui ont chacun ajouté, retranché, changé à la religion selon leurs convenances ou leurs caprices. La religion catholique se glorifie d'avoir pour fondateurs les apôtres du Christ,

elle n'a jamais rien changé à leur enseignement ; vous avouez vous-même qu'on peut se sauver en suivant sa doctrine. Elle, au contraire, nous assure qu'en suivant la vôtre nous sommes dans l'erreur. Je vous laisse juge, révérend ministre ; parlez franchement : laquelle des deux doit être vraie ?... quel parti est le plus sûr ?... Un protestant moins sincère que vous garderait ici un silence prudent. En avouant, en effet, que la religion catholique est la seule vraie, il serait tenu de renoncer aux forts émoluments qu'il retire de la société biblique, de rentrer dans la vie privée et de travailler pour nourrir sa famille. Dois-je espérer même de vous des sacrifices aussi héroïques ?...

Mais au moins si vous ne donnez pas à mes questions une réponse claire et précise, permettez que, sans vous offenser, je rentre dans la religion catholique comme étant la seule véritable. J'ose vous prier encore, dans ce cas, de ne pas abuser de l'indigence de quelques mauvais catholiques pour les entraîner par des aumônes dont on connaît les sources, hors d'une religion dont vous avoueriez au fond de l'âme la vérité. Je vous le dis avec sincérité, vous n'aurez jamais pour disciples que de mauvais catholiques ou de mauvais sujets qui ne feront pas plus d'honneur aux protestants qu'ils n'en faisaient à ceux de leur religion. Un honnête homme ne vendra pas son âme pour un peu d'argent ; si je me suis donné à votre culte, c'est que, en acceptant vos aumônes, j'ai cru que vous possédiez la vérité. C'est un proverbe qu'un honnête homme ne change pas de religion, à moins qu'il ne soit convaincu qu'il est dans l'erreur.

A tout ce qui précède, vous répondrez peut-être que les religions, catholique et protestante, sont toutes deux vraies, toutes deux bonnes (1) ; mais de grâce, dites-le-moi : le Christ a-t-il enseigné les deux ? A-t-il dit à quelques-uns de ses Apôtres : Enseignez qu'il y a sept sacrements ; aux autres enseignez qu'il n'y en a que deux ou trois ; aux uns : Publiez que je suis dans l'Eucharistie ; aux autres : Dites que je n'y suis pas ; aux uns : Prêchez le Purgatoire ; aux autres : certifiez qu'il n'existe pas. Est-ce que le Christ est divisé ? dit Paul l'apôtre.

J'ajoute une réflexion à ce que je viens de dire.

(1) Voici ce qu'enseigne le protestant Claude : " La " vraie église est dans l'Eglise romaine, on y peut faire " son salut. "

Consultons maintenant un autre protestant, Jurieu : il déclare formellement dans sa réponse à Henri IV, et c'est aussi le sentiment de Zwingle, qui est plus large encore, il déclare donc qu'on peut se sauver en revenant à l'Eglise romaine, et il appelle l'opinion contraire *inhumaine, cruelle, barbare, qui se plaît à damner ;* il étend même cette parole à toutes les églises chrétiennes.

Cela me rappelle un mot du ministre protestant d'Oran échappé dans une conversation avec M. de Loïs, juge d'instruction : " Plus je lis la Bible, plus je me convaincs " que tous les hommes seront sauvés ; mais nous nous " gardons bien de prêcher cette vérité au peuple. "

Luther cependant, dans son intolérance, exclut du salut et calvinistes et catholiques ; mais l'opinion contraire a été plus tard décidée par une faculté de théologie luthérienne.

Nul ne prêche mieux la tolérance que les hérétiques quand ils sont faibles ; sont-ils forts, ce sont les plus intolérants des hommes. (*Note de l'éditeur.*)

Si vous convenez avec la plupart de vos collègues qu'on peut se sauver dans la religion catholique, veuillez me dire pourquoi vous cherchez à faire des prosélytes parmi les catholiques en leur contant des mensonges, en leur disant que votre religion est meilleure, que c'est la vraie religion du Christ. Ah ! c'est bien ainsi que vous vous êtes emparé de moi, je vous ai cru sur parole, mais malheur à vous si vous m'avez induit en erreur !

Veuillez pardonner les expressions peu mesurées qui m'échappent ; l'ennui, le chagrin, les remords sont cause que je m'oublie. Mais en vérité j'ai trouvé bien des mensonges, bien des faussetés indignes d'un honnête homme, dans l'enseignement de vos collègues. Ils nous disent dans leurs prêches et nous enseignent dans leurs livres, que les catholiques adorent la sainte Vierge, que les prêtres leur défendent de lire la Bible, que l'Eglise vend le pardon des péchés, et autres drôleries semblables. Mais moi qui ai été catholique, je vous jure que jamais on ne m'a fait adorer la sainte Vierge, qu'on m'a seulement invité à l'honnorer, même à la prier afin qu'elle intercède pour moi auprès de Dieu. Or, il me semble que, si quelqu'un a quelque accès auprès de Dieu, c'est bien surtout celle que vous appelez vous-même la Mère du Christ ?

Quant à la Bible, elle est si commune parmi les catholiques, que tous les petits enfants dans les écoles en lisent un abrégé, et que tous peuvent l'avoir et la lire chez eux (1).

(1) Luther défend l'étude : l'Eglise catholique, au contraire commande l'étude, la lecture. Plus on approfondit

Il n'est pas vrai aussi que l'Eglise vend le pardon des péchés. Autrefois je suis allé à confesse, jamais on ne m'a demandé un centime. Allez-y vous-même, cher ministre, et vous verrez si l'on vous fera payer. Il est vrai que lorsqu'on manque à certaines lois de la religion, la transgression est remplacée par une somme proportionnée aux moyens du transgresseur, pour être employée en bonnes

la vérité, plus on se confirme dans la foi : " J'ai cru, dit " Laharpe, parce que j'ai examiné ; examinez comme moi " et vous croirez. " Et Bacon : " Beaucoup de science " rapproche de la religion, peu de science en éloigne. " Et Gioberti : " Des hommes tout à la fois irréligi-ux et " versés dane la counaissance de la religion, je n'en ai " jamais vu un seul. " Chales Villers cependant ose bien avancer, après les fondateurs de la réforme, que l'Eglise catholique prohibe l'enseignement des langues orientales et la lecture de la Bible ; et ajoute que le protestantisme est venu délivrer l'esprit humain de ce système d'étouffement et d'obscurantisme adopté par la cour de Rome : c'est une atroce colomnie. Ce reproche retombe sur la réforme elle-même. On sait que Luther voulait brûler les livres de Platon, d'Aristote, de Ciceron Erasme écrivait à Mélanchton : " On enseigne publiquement qu'on ne doit " cultiver aucune science, ni apprendre aucune langue " que l'hebreu. " Personne n'ignore que Mélanchton désirait voir tomber les écoles, que les anabaptistes voulaient qu'on ne gardât que la Bible et le Nouveau Testament ; on sait qu'en Angleterre Elisabeth porta un édit contre les réformateurs qui anéantissaient les inscriptions, les épitaphes des tombeaux, les titres, les manuscrits des cloîtres. Ce qui faisait dire à Mélanchton : " La discorde sera " suivie de l'ignorance, de la barbarie, " et déjà Luther avait déclaré " qu'avant peu d'années on manquerait en-" tièrement de savants. "

(*Note de l'éditeur catholique,*)

œuvres. Mais il en est ainsi en toutes choses. Si vous avez un fils qui ne veuille pas servir dans les armées, il vous faut donner une somme bien plus considérable pour l'exempter de la loi commune. Ainsi les ministres mentent dans tous les cas que je viens de signaler et dans beaucoup d'autres.

Mais ne mentent-ils pas aussi, quand ils disent que la lecture de la Bible suffit, que les sermons et les prônes ne sont pas nécessaires, parce qu'ils sont la parole de l'homme et non la parole de Dieu ? Tout en disant cela, ils font aussi eux-mêmes des sermons et des prônes chaque dimanche, et ils expliquent la Bible à leur manière. Moi qui vous ai entendu, je certifie que vous parlez comme un livre ; mais pourquoi prêchez vous, si la parole de Dieu peut suffire, et pourquoi ne voulez-vous pas que les prêtres aient le droit de prêcher aussi bien que vous ? La seule différence que je vois entre eux et vous, c'est qu'ils ont des supérieurs qui jugent de l'exactitude de leur enseignement, tandis que vous pouvez prêcher sans contrôle, et nous dire tout ce qu'il vous plaît sans crainte d'être censuré.

Vous nous dites aussi qu'on est idolâtre quand on prie devant les images, les reliques des saints.

Or, un des vôtres, le protestant Davy, répond : " Les images excitent à la piété, et les catholiques ne les adorent pas plus que le protestant n'adore la Bible, lorsqu'il la baise avec respect. " — " Il ne faut considérer ces prières que l'on fait devant les images que comme adressées aux bienheureux qui sont nos intercesseurs auprès de Dieu notre Rédempteur, " disait le protestant Wix. Le

ministre Lavater ajoutait: " Rien n'est plus naturel que l'invocation des restes d'hommes pieux. Est-il impossible qu'une vertu particulière s'attache aux ossements des saints ? Combien de preuves nous en donnent les saintes Ecritures ? Il est naturel d'avoir une espèce de culte pour les reliques des hommes distingués. " Du reste, " il faut de l'extérieur à la religion, " a dit le protestant Rousseau, et c'est ce que comprenait Frédéric, roi de Prusse quand, assistant un jour à Breslaw à un office solennel, il ne put s'empêcher de dire : " Les calvi-
" nistes traitent Dieu comme leur serviteur, les
" luthériens comme leur égal, les catholiques le
" traitent en Dieu. " Ne serait-ce pas la vérité ?

Ainsi, Monsieur le ministre, vous ne vous accordez pas avec vos devanciers, ni même avec les protestants instruits qui aujourd'hui conviennent tous que les catholiques ne sont pas idolâtres en honorant la sainte Vierge, les reliques et les images des saints.

Où donc aussi avez-vous trouvé tout ce que vous nous racontez contre le Pape, les évêques et les prêtres ? tout ce qu'ils enseignent est cependant reconnu bon par la plupart des protestants sincères. Ecoutez plutôt Luther : " Nous avouons, dit-il, que le papisme possède le plus grand nombre des bienfaits du christianisme, qu'il les possède même tous, et que c'est de lui que nous les tenons. Nous avouons qu'il possède la véritable sainte Ecriture, le véritable baptême, le véritable Saint-Sacrement de l'Eucharistie, les vraies clefs pour la rémission des péchés, la vrai prédication de l'Evangile, le

vrai catéchisme. " — " Je dis que sous le Pape se trouvent les vrais chrétiens, le vrai troupeau choisi et beaucoup de pieux et grands saints ; si donc la vraie chrétienté est sous le papisme, il faut bien qu'il soit le véritable corps composé des vrais membres de Jésus-Christ ; et s'il est son vrai corps, il a aussi son Evangile, sa foi, son baptême, ses sacrements, sa prière, son Ecriture et tout ce qui tient au christianisme. (*Op.*, t. IV. *Iena.*) " On sait que la haine du papisme était le grand argument de Zwingle contre la présence réelle ; Luther lui répond : " Misérable argument ! Niez donc " l'Ecriture, car nous l'avons reçue de la papauté ; " c'est dans le papisme que nous retrouvons le vrai " catholicisme, les vrais articles de foi, le vrai " christianisme. " Entendons encore Luther, s'adressant au duc de Prusse : " Il est dangereux, lui " dit-il, de croire ou d'enseigner contre le témoi- " gnage de la foi et des dogmes de l'Eglise. Celui " qui doute d'un seul article écrit dans son symbole " est un hérétique en révolte contre le Christ et " ses apôtres, et contre son Eglise, roc inébranlable " de vérité. " Sentence portée contre lui-même, *mentita est iniquitas sibi.*

" J'avoue sincèrement, écrivait Toradik, un de vos théologiens, que je connais ni un article nécessaire à notre salut, que l'Eglise romaine ait déserté, ni aucun article nuisible à l'âme qu'elle ait prescrit. "

Lavater, ministre protestant que vous connaissez bien, avoue dans une lettre au comte Stolberg, que rien n'est plus respectable que l'Eglise catholique. " Je vénère, disait-il, l'Eglise catholique

comme un antique et majestueux édifice qui conserve les traditions primitives et des titres précieux. La ruine de cet édifice serait la ruine de tout le christianisme. ”

L'entendez-vous, Monsieur le ministre, voilà comment parlent les vôtres. Or, une Eglise qui conserve les traditions primitives, qui enseigne tous les articles nécessaire au salut, qui n'en enseigne aucun nuisible à l'âme, l'Eglise enfin qui possède le véritable esprit du christianisme ne saurait être que la véritable Eglise de Jésus-Christ. La conclusion nécessaire, c'est que la vôtre ne l'est pas : vous seriez donc, par conséquent, déclaré imposteur d'après l'aveu des protestants eux-mêmes. Quand donc, dans vos rapports à vos coréligionnaires, vous déclarez avec exagération qu'on déserte les églises catholiques pour venir à vous, et que votre troupeau s'accroit à vue d'œil, vous ressemblez au vautour qui, planant dans les airs, contemple avec délices les restes des colombes qui ont péri dans ses serres. Vous me pardonnerez l'indignation qui me transporte quand il me semble que j'ai été trompé, et je veux encore espérer que vous daignerez me montrer tout ce qu'il peut y avoir de faux dans mes raisonnements. Si vous me prouvez qu'en abandonnant l'Eglise catholique, je ne me suis pas placé hors de la voie du salut et que votre religion est la seule véritable, je continuerai avec bonheur à rester sous votre houlette. Mais j'ai encore à vous demander quelle idée vous vous faites de Dieu et des interprêtations de la Bible dans le sens individuel.

Je voudrais donc vous prier de me dire si vous

avez de Dieu et de ses attributs, surtout de sa justice, les mêmes idées que notre patriarche et docteur Calvin aussi bien que tous les ministres protestants. Voici leur doctrine : " La volonté de Dieu est la cause de la réprobation des hommes, Dieu veut que l'homme pèche, il est le premier auteur du péché, l'inceste d'Absalon est l'œuvre de Dieu ; nous ne sommes pas damnés ou sauvés suivants que nous avons mérité le salut ou la damnation, mais nous sommes damnés ou sauvés suivant le décret ou plutôt suivants le caprice de Dieu (1) " Théodore deBèze ajoute : " que Dieu n'a créé une grande partie des hommes que dans le but de s'en servir pour faire le mal et les damner ensuite (2)."

C'est bien, je crois, la doctrine de tous les calvinistes, vénérable pasteur. Or, voici la réponse

(1) Calvin se fonde sur l'Evangile pour nier la liberté morale, par conséquent le mérite, et pour appuyer son système de la grâce nécessitante, il dit ailleurs que toutes nos meilleures actions sont des péchés mortels. Comment accorder ces contradictions ? (*Note de l'auteur*).

(2) Cette doctrine, qui nie le libre arbitre, est aussi celle de Mélanchton, de Zwingle et de Luther. Voici ce que dit ce dernier : " Le franc arbitre n'appartient qu'à " Dieu, il ne peut convenir à aucune créature. Dieu fait " en nous le mal comme le bien."—Luther et Mélanchton revinrent cependant de leurs excès dans la confession d'Augsbourg et rendirent à l'homme son libre arbitre.

On trouve parmi les Arabes des sectes (par exemple celle des Djabaris, des Djhamis) qui enseignent les mêmes doctrines ; est-ce à cette source que Luther, Calvin et les autres ministres protestants sont allés puiser leurs rêveries ? La réforme se rapprocherait donc sur certains points de la religion de Mahomet. (*Notes de l'éditeur*).

faite par Conrad, théologien calviniste : " La doctrine calviniste est horriblement injurieuse à Dieu, et de toutes les erreurs la plus funeste au genre humain. Selon cette théologie, Dieu serait le plus grand tyran ; ce n'est plus le démon, c'est Dieu lui-même qui sera l'auteur du mensonge."

Mon cher ministre, si vous avez cette croyance, que Dieu est l'auteur du péché, pourquoi ne le publiez-vous pas ? Vous seriez assuré d'avoir des auditeurs, au moins en certain nombre, qui seraient fort heureux d'attribuer à Dieu tous les crimes dont ils se rendraient coupables ; les voleurs, les impudiques, les assassins, les ivrognes vous béniraient, et lorsque quelques-uns seraient traduits devant les tribunaux pour certains méfaits, ils auraient grand soin de dire : Ce n'est pas moi qui suis coupable, c'est Dieu. Citez-le donc à comparaître.

Mais si Dieu est l'auteur du péché, de quel droit distribuez-vous tant de petites brochures pour nous prouver que nous devons fuir le péché ; sommes-nous capables de fuir le péché, puisque c'est Dieu qui le veut, selon votre croyance ? Et si Dieu veut nous damner, ne faut-il pas qu'il nous porte au mal ? Quelle idée vous nous donnez de Dieu !... Un Dieu qui ne nous a créés que pour se procurer le cruel plaisir de nous voir souffrir éternellement ! C'est un Dieu plus cruel que le démon et vous voulez que, malgré lui, nous évitions le péché ? Avouez que dans une telle religion on ne trouve que contradictions et qu'absurdités.

Hâtez-vous, je vous en prie, de détruire tous

mes doutes par de bons raisonnements et des preuves solides. Ne laissez croire à personne que vous ne restez ministre réformé que pour conserver vos appointements. Hélas ! ce serait bien alors que nous pourrions appeler votre religion la religion d'argent.

Si vous ne nous prouvez pas que tout ce que j'ai cité des docteurs protestants est faux, que toutes les contradictions que je trouve dans votre enseignement ne sont qu'apparentes, j'en devrai conclure que non seulement votre religion ne peut pas être la seule vraie, mais qu'elle est la plus fausse de toutes, et que les juifs et les mahométans sont plus près du royaume de Dieu que vous.

J'aurais bien d'autres doutes à vous proposer encore, vénérable pasteur ; mais je vois que j'abuserais de votre patience et de votre temps : comme la justification est toujours assez longue à exposer, il vous faudrait un gros volume que je ne veux point exiger de vous, père de famille. Je vais donc terminer par quelques courtes citations tirées des auteurs méthodistes et momiers, dont vous faites partie. J'ai trouvé, en premier lieu, que ces Messieurs nous disent que Dieu est l'auteur du péché, et qu'il le veut pour nous damner. Les voici maintenant qui prennent un autre langage et qui mettent tout le monde au ciel. Ecoutez.

Chenevière, professeur de théologie à Genève, résume ainsi votre doctrine : “ L'homme qui croit est lavé et justifié. Les bonnes œuvres sont absolument inutiles et étrangères au salut. Une fois régénéré, il persévère jusqu'à la fin ; le salut est

son partage, il en est assuré. Jésus-Christ est venu abolir la loi morale ; *une partie de la liberté chrétienne consiste à transgresser les commandements de Dieu.*" Hill, prédicateur protestant, s'écriait : " Quand je pécherais plus grièvement que Manassès, je serais encore enfant de la grâce... Es-tu plongée, mon âme, dans l'adultère, dans l'inceste ? est-tu rougie d'un sang homicide ? n'importe, tu es toute belle, tu es sans tache ? " Que dois je conclure de cette doctrine qui sanctifie les crimes les plus énormes ? que Jésus-Christ a menti, lorsqu'il a dit : " Je ne suis pas venu détruire la loi, mais l'accomplir. Si vous voulez entrer dans la vie (éternelle), observez les commandements. " Paul a menti, lorsqu'il a dit : " Ni les voleurs, ni les adultères, ni les fornicateurs n'entreront dans le royaume de Dieu."

Vous nous dites encore, révérend pasteur, que la Bible suffit. Or, savez-vous bien que d'après la Bible, si chacun l'interprète à sa manière, on peut quelquefois faire des choses fort malhonnêtes. Un nommé Timothée de Cambridge avait reçu en dépôt une forte somme d'argent ; quand on la lui redemanda, il nia tout et se défendit par ces paroles de Paul : " O Timothée ! gardez le dépôt." Un autre, ayant volé le manteau de son maître, se contenta de répondre : " L'Apôtre dit : Portez les fardeaux les uns des autres." Ainsi, d'après Paul, les gendarmes ont tort d'arrêter les voleurs.

Vous voyez, cher ministre, où peut conduire cette faculté d'interpréter la Bible chacun à sa manière. C'est sans doute pour empêcher qu'on

ne tombe dans ces abus, que vous vous permettez d'interprêter la Bible et l'Evangile. Cependant ignorez-vous que d'après votre propre doctrine, vous n'en avez pas le droit ? Vous tombez donc en contradiction avec vous-même, et vous ne voulez pas que l'Eglise catholique fasse de droit ce que vous faites par contrebande ? Etes-vous juste, répondez ?

Ecoutez encore, je vous en prie, les belles choses qu'inspire la lecture de la Bible qui suffit seule, dites-vous, à instruire et sanctifier les âmes. Jean de Leyde y découvrit qu'il devait épouser onze femmes à la fois ; Herman, qu'il était le Messie ; Nicolas, que tout ce qui à rapport à la foi, n'est pas nécessaire, qu'il faut vivre dans le péché afin que la grâce abonde ; Sympson croit qu'il doit marcher nu dans les rues, pour montrer aux riches qu'ils seront dépouillés de tout ; Richard Hill croit voir dans la Bible, que l'adultère et l'homicide sont des œuvres qui opèrent pour le bien ; Wesley ajoute que si ces crimes sont unis à l'inceste, ils rendent plus saints sur la terre et plus joyeux dans le ciel. Enfin, en 1823, une fille de Jean Péter, des environs de Zurich (son nom était Marguerite), crut voir dans la Bible qu'il fallait tuer son frère Gaspard à coups de maillet et frapper sa sœur Elisabeth jusqu'à ce qu'elle expirât.

Venez nous dire maintenant que chacun peut interprêter la Bible à sa manière ; vous voyez qu'en suivant son sens individuel, on y trouvera de belles choses. Si la Bible suffit, comment s'en passait-on avant l'imprimerie, pourquoi tant de confessions

de foi (1) ? " Il faut changer souvent les articles " de foi, dit Mélanchton, et les accomoder à l'occa- " sion ?..." Pourquoi cette alliance protestante qui vient de se réunir à Berlin dans un concilliabule où les ministres n'ont pu s'entendre et se sont séparés en se maudissant et s'anéantissant (2) ?... Pourquoi tant de symboles ?... pourquoi même la prédication ? n'est-ce pas une contradiction avec le libre examen, et par conséquent une dérision, une tyrannie ? Aussi en Allemagne s'en moque-t-on ; en Angleterre cherche-t-on à s'en débarrasser ; en Suisse le peuple ne veut-il plus de profession de foi ; en France la faculté de Montauban fait-elle promettre non de croire mais d'enseigner quelques articles. Ainsi l'hydre luthérienne est-elle attaquée de toute part, grâce au principe du libre examen. Le grand Bossuet a dit un mot remarquable et qui parfois me semble bien vrai : " Le protestantisme " est l'acte d'indépendance de la raison ; il nie " tout, c'est la dernière des hérésies."

Il est impossible, Monsieur le ministre, de vous dire en quelques mots le sujet de toutes les inquiétudes qui me dévorent ; cependant je ne puis m'empêcher de vous demander encore raison de toutes vos déclamations contre le Pape, qu'un pro-

(1) La première et la plus considérable fut la confession de foi d'Augsbourg où Mélanchton parut le plus éloquent. Elle avait pour but d'établir la présence réelle contre les sacramentaires. Luther, qui prononça anathême contre les opposants : " Qu'il soit condamné, dit-il, celui qui enseignera autre chose."

(2) Voyez l'*Univers*, 26 octobre, 1857. (*Note de l'éditeur*).

testant nomme *le battement de l'Eglise catholique*, et qu'il n'est pas rare de voir appeler l'Antechrist dans vos livres (1) ; et contre l'Eglise romaine, qui est, à vos yeux, *la prostituée de Babylone*. Je soupçonne fort que vous le faites ainsi par jalousie, parce que vous n'avez point de chef, que vous ne savez à quelle branche vous rattacher : car ce n'est ni à Calvin ni à vous qu'il a été dit : " Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, je serai avec toi tous les jours jusqu'à la fin des siècles (2) ; " ni encore ces paroles : Affermis tes frères (3) ; " ni celles-ci : Je te donnerai les clefs du royaume des cieux (4)," ni ces autres : " Garde le dépôt (5)." Puisque Jésus-Christ voulait établir sur la terre un royaume spirituel, il fallait bien qu'il y eût un roi qui gouvernât en son nom ; or, ce roi fut Pierre, qui établit son siége à Rome et qui y mourut.

Vous le niez, Monsieur le ministre. Eh bien ! voici ce que dit Calvin : " A cause de l'unanimité des écrivains qui l'attestent, je ne conteste pas que saint Pierre ne soit mort à Rome. (*Inst.* liv. VI, 6.)" Luther ajoute : " C'est à Rome que furent saint Pierre et saint Paul et quarante-six Papes. (*Op.* t. I.) " Leibnitz dit aussi : " que l'apôtre Pierre a gouverné l'Eglise de Rome, capitale de l'univers,

(1) Luther à composé, contre le Pape, son livre intitulé : *Centum gravamina*. (*Note de l'éditeur*).
(2) Math., XVI, 18.
(3) Luc, XXII, 32.
(4) Math., XVI, 19.
(5) I Tim., VI, 20.

qu'il a souffert le martyre, qu'il a désigné son successeur, et comme jamais évêque n'y est venu pour occuper le siége, c'est avec raison que nous reconnaissons l'évêque de Rome comme le premier de tous." Voilà au moins de la franchise!... Vous nous dites, cher pasteur, que les catholiques adorent le Pape, parce qu'ils l'appellent Saint-Père ; mais que diriez-vous, si les catholiques m'appelaient idolâtre, parce qu'en vous parlant, je vous dis vénérable ministre ?... C'est un titre respectueux et rien de plus.

Vous riez, bon pasteur, de ce que les catholiques obéissent au Pape ; mais ne savez-vous pas que les catholiques rient à nos dépens, quand ils voient que nous vous écoutons comme un oracle, quoique vous soyez sans aucune autorité. Le Pape, au contraire, est, d'après le témoignage des protestants, le successeur de Pierre ; or, s'il est le chef de l'Eglise, n'a-t-il pas droit de se faire obéir ? Trouvez-vous mauvais qu'on obéisse au chef du gouvernement ? (1)

(1) En vertu de sa mission divine, le Souverain Pontife a deux droits incontestables : 1o. celui de juger, résultant de sa constitution elle-même ; 2o. celui d'imposer sa doctrine toujours invariable.

Luther, qui rejette l'autorité, l'admet en principe. Dans la confession de foi d'Augsbourg, il détrone la raison individuelle, sur le front de laquelle il avait mis une si belle couronne. Cette raison n'est plus reine dès qu'on lui dicte un culte, des dogmes, une foi, un symbole. Luther lui a dit : tu es libre et il la damne si elle rejette la présence réelle ; n'est-ce pas là de l'autorité, et sa conduite n'est-elle pas un attentat au principe du libre examen posé par

Que de choses il me resterait encore à vous dire, si je ne craignais de rendre votre réponse trop longue et trop pénible, vénéré pasteur ! Je voudrais savoir quelle est l'autorité spirituelle qui vous a donné la mission de prêcher l'Evangile, de la part de qui vous êtes venu conquérir nos âmes. Les catholiques connaissent la série de leurs pasteurs depuis les apôtres ; montrez-nous donc aussi si c'est Calvin l'ivrogne, ou Luther l'impudique, qui est votre premier chef ? Enfin, dites-nous si c'est Dieu, ou le diable, qui vous inspire ? Pour moi, qui lis assidûment la Bible, selon votre recommandation, l'Esprit-Saint qui me remplit me dit de vous appliquer ce passage de nos saints Livres : *Ces hommes prophétisent faussement en mon nom, je ne les ai pas envoyés, ils ne parlent que de l'abondance de leur cœur* (1) ; et l'apôtre Paul ajoute : *que dans les derniers temps il viendra de faux christs et des maîtres menteurs* (2). Veuillez me montrer que l'Esprit-Saint m'a trompé. Vous le voyez, j'ai d'affreuses tentations tirées de la Bible.

Je dois vous l'avouer, cher ministre, il m'en coû-

le moine Saxon ? " La raison, dit Bayle avec beaucoup " de vérité, est un principe de destruction et pas d'édifi- " cation, elle n'est propre qu'à former des doutes, et à se " tourner à droite et à gauche pour éterniser sa dispute, " à faire connaître à l'homme ses ténèbres et son impuis- " sance, et la nécessité d'une autre révélation." (Feller, *Catéchisme philosophique*, t. I.) (*Note de l'éditeur*).

(1) Math., XII, 34.
(2) Gal., II, 4.

tera de me séparer de vous et de n'avoir plus de part à vos largesses ; cependant si votre réponse ne tranquilise pas ma conscience, il le faudra bien, car j'ai une âme à sauver. Mais dans ce cas, quelle idée vous allez donner de vous ? Vous serez regardé comme un marchand de consciences. Nous lisons avec horreur la convention entre les Juifs et Judas. " Combien voulez-vous pour nous livrer votre Maître, lui dirent-ils ?— Trente deniers ; " et la convention fut faite. Ne dira-t-on pas que vous faites la même chose, lorsque, profitant de la misère, vous allez de maison en maison, portant une part des sommes énormes que vous recevez des sociétés bibliques de Londres et de Genève, et que vous dites à des malheureux comme moi : " Combien voulez-vous de votre conscience et de votre âme ? " Et ces âmes vous sont vendues pour quelques morceaux de pain... Croiriez-vous que de mauvaises langues osent assurer que si ce n'était les vingt-cinq mille francs que vous recevez chaque année, vous seriez catholique ?...

Hélas ! il y a des méchants qui vont jusqu'à dire que le soir, lorsque vous causez dans l'intimité avec votre femme, on vous voit rire comme d'un tour d'adresse, quand vous avez soustrait à la religion catholique quelque pauvre hère, qui, peut-être manquait de pain ou de charbon. On assure que prenant alors la plume d'un ton solennel, vous écrivez à vos correspondants, et leur dites que l'œuvre avance, qu'il vous faudra de nouvelles chapelles, et surtout un peu plus d'argent...

Croyez-moi, mon cher ministre ; faites des au-

mônes, à la bonne heure, mais ne divisez pas les familles, ne mettez pas le trouble dans la ville, ne perdez pas les âmes ; suivez l'exemple des anciens protestants qui ont un temple, mais qui se contentent de rester dans leur erreur, parce que ce fut l'erreur de leurs pères, sans chercher à faire du prosélytisme. Eux-mêmes, vous le savez, ils vous tournent en ridicule et rient de vos momeries, qu'ils appellent des farces. Pardonnez la liberté avec laquelle je vous répète ces choses, vous êtes si bon ! Je vous déclare qu'en vous parlant avec cette liberté, je n'ai nulle intention de vous offenser ; je respecte votre personne, et je désire simplement provoquer une réponse de votre part, afin de faire cesser le trouble qui m'agite.

Je n'en dirai pas davantage, mon vénéré pasteur, pour ne pas abuser de votre patience. Je vous ai exposé mes doutes avec la simplicité et la candeur d'un enfant, me confiant en votre charité paternelle, et je les résume en quelques mots, afin de vous donner une plus grande facilité pour y répondre.

J'ai dit : 1o. Que je ne crois pas à l'inspiration divine des fondateurs de la religion protestante, parce qu'on n'a jamais vu que Dieu ait choisi pour fondateurs de sa religion des hommes ivrognes, libertins et infâmes ; des hommes qui ont enseigné le brigandage et tous les vices, tout en avouant que l'Eglise catholique conserve toutes les vérités de la foi.

2o. Que si ces hommes ont été inspiré de Dieu pour établir une religion nouvelle, je ne m'explique

pas comment, au lieu de prouver leur inspiration par des miracles, ils se sont traités de menteurs, de chiens enragés, de possédés du diable ? Ne doit-on pas croire plutôt qu'ils ont servi de modèles aux révolutionnaires de 1793 ! Ceux-ci ont employé la violence pour piller, il est vrai ; mais les autres avaient ouvert la voie, en persuadant aux princes qu'ils pouvaient piller.

3o. Que vos ministres ne croient pas ce qu'ils prêchent, et ne peuvent même pas avoir foi en leur doctriue.

4o. Que le dernier du peuple a autant de droit d'être ministre que ceux qui portent ce titre.

5o. Que le protestantisme n'est pas une religion, une Eglise, mais une secte, ou plutôt une multitude de sectes, puisqu'on aurait beaucoup de peine à trouver deux ministres qui aient la même foi, la même croyance.

6o. Que de grandes divisions existant parmi les églises protestantes, et l'une rejetant ce que croit l'autre, j'en conclus que, n'ayant toutes qu'une même origine, le vice et le libertinage, elles sont toutes fausses et conduisent à la damnation.

7o. Que tout en nous assurant que votre religion est bonne, vous n'osez pas dire qu'elle est la seule bônne, la seule vraie ; vous êtes forcé d'avouer que la religion catholique est non-seulement une grande école de respect, selon la parole de M. Guizot, mais encore et surtout une école de vérité et de foi. Or, s'il en est ainsi, si la religion catholique est vraie, la vôtre est nécessairement fausse ; car Jésus-Christ n'a pas établi deux religions opposées. Vous n'avez

donc pas le droit de prêcher, car vous ne pouvez prêcher que le mensonge ; vous n'avez pas le droit de prêcher, car vous nous dites que la Bible suffit ; vous n'avez pas le droit de parler contre le péché, car, selon votre doctrine, la foi suffit ; on peut faire tout ce que l'on veut, le péché n'est pas un obstacle au salut. Oh ! Monsieur le ministre, une église dont le chef est un apostat, un sacrilége et un impudique, dont les ministres se déchirent, se traitent réciproquement de séducteurs et d'hérétiques, ne croient pas eux-mêmes ce qu'ils enseignent ; une église qui, d'après Luther, " a rendu " les hommes beaucoup plus méchants qu'il n'é-" taient sous la Papauté, en sorte qu'ils sont, res-" tent des pourceaux, croient en pourceaux et meu-" rent en vrais pourceaux (1) ; " une église qui, selon Mélanchton, a fait, " un *mal incurable* dont " toutes les eaux de l'Elbe ne fourniraient pas " assez de larmes pour le pleurer (2) ; " une église qui, au rapport de Rubicon, pousse " l'Angleterre à l'échafaud (3) ; " une église enfin qui professe le principe d'indifférentisme, peut-elle être la véritable Eglise épouse du Christ, gardienne de la vérité ?

J'en ai l'âme navrée ; mais si ce que j'ai avancé est bien tiré des livres et de l'enseignement protestants, mes conclusions sont vraies, et dans ce cas, je vous porterai le défi d'y répondre. Cependant j'attendrai quelque temps avant de prendre une détermination. Si vous me faites l'honneur d'une

(1) Sur la première épître aux Corinthiens, chap. xv.
(2) Epître à un correspondant, livre IV.
(3) Act. du *clergé dans les sociétés modernes*, chap. VI.

réponse, le public, sera juge entre vous et moi ; si vous ne répondez pas, votre silence sera un aveu qui portera ses fruits. J'espère, Dieu aidant, que tous les hommes de bonne foi, que vous auriez induits en erreur, reviendront alors avec moi à l'Eglise catholique que nous n'aurions peut-être jamais dû abandonner. Vous-même, j'ose l'espérer, vous imiterez Pritchard qui, après avoir prêché contre la religion catholique, s'est enfin converti : vous imiterez tous ces généreux ministres protestants d'Angleterre, d'Allemagne et de la Suisse, qui n'ont pas craint de sacrifier les plus belles positions pour revenir à la vérité.

Monsieur le ministre, ma conscience va loin en ce moment et elle me torture. Elle me dit qu'un homme de bonne foi et qui croit à une autre vie ne peut rester dans un culte inventé par deux scélérats qui abandonnèrent la religion de leurs pères par libertinage et par une rage furieuse contre Dieu et son divin Fils. Elle me dit que Calvin n'était qu'un mauvais citoyen, un méchant, un impudique, un gourmand ; que Luther ne fut qu'un mauvais moine, un hypocrite, un ivrogne, un homme de sac et de corde, sans autorité, sans mission, un révolutionnaire en un mot, qui a cru emporter le catholicisme, dit M. Audin, l'auteur de la *Vie de Luther ;* mais l'œuvre de Dieu ne meurt pas. Elle me dit encore que les protestants, d'après la liberté révolutionnaire, résultant du libre examen, donnent la main, sans y penser, à toutes les sociétés secrètes, tendent au même but, et que le culte protestant n'est qu'une école d'in-

surrection et d'émeute. Le protestantisme ne serait-il donc que l'art de détruire toute religion en paraissant en fabriquer une à sa guise. Ah! s'il en était ainsi, qui voudrait de cette religion!...

Le ciel donné gratuitement, le ciel à bon marché est désirable, et le protestantisme est une religion fort commode. Mais si elle n'était qu'un moyen pour faire gagner aux ministres leurs appointements, il faudrait y renoncer. Il n'est pas permis de se jouer des âmes et de l'éternité... Réfléchissez... répondez... ou sinon soyons catholiques.

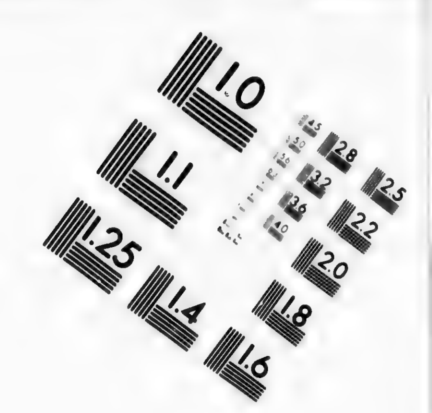
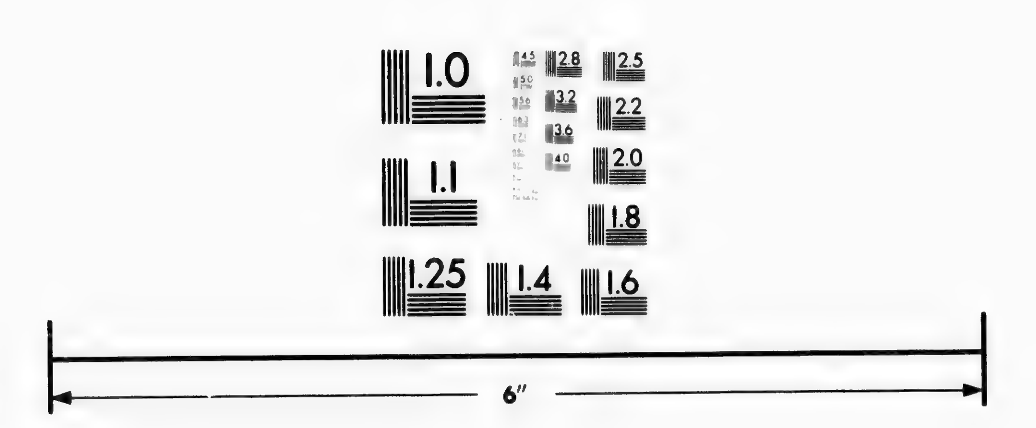
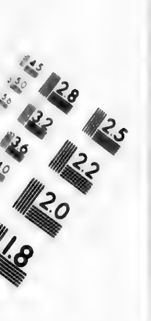


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8

A MES CONCITOYENS

QUI FURENT CATHOLIQUES COMME MOI ET QUI SE SONT FAITS PROTESTANTS.

—

Mes chers compatriotes, je fus comme vous catholiques, mes parents catholiques me firent baptiser catholiquement. Je vous avoue que depuis ma jeunesse je fus assez mauvais catholique. En 1847, me trouvant dans un état de gêne, je reçus la visite de M. *** qui, me glissant dans la main une somme assez ronde, me dit : " Venez au prêche ; " j'y allai, et dès ce jour je devins protestant. J'aurais dû au moins, comme un grand nombre de mes voisins, lui répondre : " Je suis mauvais catholique, je serais mauvais protestant ; restons tranquilles." J'entrainai avec moi ma femme et mes enfants ; je ne tardai pas à comprendre que cette religion n'était qu'un diminutif de christianisme ; j'irai plus loin, une sorte de comédie religieuse inventée par des hommes perdus

de vices, il y a environ trois siècles. Dès lors je devais revenir à la religion de mes pères ; une certaine honte et quelques doutes qui tenaient à mon ignorance me retinrent. Je me mis à étudier sérieusement la religion protestante pour en connaître l'origine, les progrès et la doctrine. Je reconnus qu'elle n'avait pour fondateurs que des pillards, des impudiques et des ivrognes ; que ses progrès se firent par le pillage et la dévastation ; que sa doctrine est une contradiction continuelle ; que, tout en parlant sans cesse de l'Evangile, ses ministres ne croient pas même à l'Evangile.

J'ai rédigé en peu de mots le fruit de mes études, et je l'ai adressé à M. ***. S'il ne me montre pas clairement que tout ce que j'avance est faux, que les inventeurs du protestantisme ont été véritablement inspirés de Dieu comme les apôtres, qu'ils s'accordent entre eux sur tous les points, etc., etc., s'il ne me donne pas une réponse satisfaisante pour votre conscience et pour la mienne, je vous déclare, mes chers concitoyens, que je rentrerai dans l'Eglise catholique, que j'irai me jeter aux pieds de mon archevêque pour demander pardon de mon apostasie, et je vous inviterai vous-mêmes à suivre mon exemple. Car, mes amis, on peut bien rire un instant ; mais si l'on a une âme à sauver et un Dieu à servir, le rire ne doit pas durer toujours.

Vous savez que Pépin, qui, selon Louis-Philippe, avait fréquenté l'église de Châtel, se voyant près de mourir, demanda un prêtre catholique. Comme on en témoignait de la surprise, il répondit : " Aller

chez Châtel, c'est bon pour s'amuser ; mais quand il s'agit d'aller paraître devant Dieu, c'est autre chose." Je dis aussi : " On peut tous se manquer un instant, mais il ne faut pas faire durer une farce qui retombera sur nous. Nous pouvons être de mauvais catholiques, mais restons catholiques, il y aura toujours espérance de salut ; nous nous convertirons un jour, et nous laisserons à nos enfants l'héritage de notre foi, qui fut la foi de nos pères au moins pendant quinze cents ans, et peut-être que nos enfants vaudront mieux que nous et deviendront des saints."

Quant à moi, déjà persuadé que les ministres luthériens, calvinistes, protestants de toute espèce, sont incapables de me donner une réponse franche et solide, bien convaincu que l'Eglise catholique est la seule véritable, la seule qui vient des apôtres et de Jésus-Christ son fondateur, je demande pardon à Dieu et à vous, mes chers compatriotes, du scandale que j'ai donné en abandonnant quelque temps la religion de mes ancêtres, et je vous conjure tous de suivre la voie qui peut seule faire notre bonheur (1). Je donne encore deux mois à M. *** pour me prouver que j'ai menti en citant dans ce petit écrit les auteurs protestants dont je me suis servi pour prouver par eux-mêmes que leur prétendue religion est fausse. Ce temps écoulé, je m'entendrai avec un bon prêtre pour

(1) Une antique prophétie, consignée dans les archives du parlement d'Ecosse, annonce que l'Angleterre reviendra un jour à la foi romaine. (Voyez *la Vierge*, par Orsini, chapitre XXIII). (*Note de l'éditeur*).

rentrer dans le sein de l'Eglise de Jésus-Christ, et j'espère que je ne serai pas seul (2).

(2) OUVRAGE PRÉCIEUX A CONSULTER. — *Réforme contre la réforme*, ou Apologie du catholicisme par les protestants, traduit de l'allemand de Kœningaus, par MM. S. et W., précidée d'un introduct. de M. Audin.

Cet ouvrage est la plus éloquente défence du catholicisme... Mælher l'appelle un prodige d'érudition... chaque gloire de la réforme vient payer son tribut d'admiration aux dogmes, à la discipline, à la morale de notre culte. (*Note de l'éditeur*).

AVIS DE L'ÉDITEUR.

La lettre intitulée : *Mes tentations* étant, malgré les délais, restée sans réponse, quelques protestants, aux prises avec les angoisses de leur conscience, écrivirent les lettres suivantes que l'éditeur des précédentes a trouvées depuis peu, et qu'il ajoute à cette nouvelle édition, soit pour compléter ce recueil, soit parce qu'elles peuvent jeter un jour nouveau sur cet épisode, et présenter quelque intérêt aux lecteurs qui déjà ont pris connaissance des premières. On pardonnera à l'émotion et à l'inexpérience de ceux qui les écrivirent le style peu châtié prolixe et étrange de ces lettres, remplies d'ailleurs d'une évidente sincérité.

Mesdames,

M. et Mme *** nous ont quittés pour un poste meilleur et plus rétribué ; nous ne pouvons les blâmer, mais peut-être devons-nous les regretter.

Mme *** était notre conseil, notre mère. Chaque fois qu'il nous survenait quelque doute sur notre croyance, nous avions recours à elle, et c'était un plaisir de voir comme elle élucidait les choses les plus obscures, beaucoup mieux que M. *** lui-même ; on était ravi de la voir décider les cas de conscience les plus difficiles.

Une seule fois nous l'avons surprises en défaut : c'est lorsque parut une petite brochure intitulée : *Mes tentations.* Ce petit écrit, nous en convenons, était une infamie où l'on proposait des doutes sur les points fondamentaux de notre culte... A ces questions, pour pour la première fois, Mme *** s'est trouvée atterée, muet ; sa plume est restée glacée ; pas un mot de sa bouche. Elle consultait son époux, de qui elle était alors la lumière ; M. *** gardait un profond silence, et ne savait, dit-on, que ces paroles : " *Que le diable em-" porte la brochure et celui qui en est l'auteur. Vous " voyez*, ajoutait-il, *ma femme, qu'il n'y a rien à ré-" pliquer ; la brochure est polie, ses raisonnements " sont vrais, que voulez-vous répondre.*" Madame, alors, lui disait : " *Partons d'ici.*" M. *** cherche ; il trouve une nouvelle position ; il part.

Pendant ce temps-là, on dévore la brochure, elle parcourt la France, la Suisse, l'Italie. L'auteur, qui voulait simplement être éclairé, ne recevant aucune solution à ses doutes, a pensé que le silence était une preuve de la fausseté du culte protestant, il s'est fait catholique avec sa femme et ses enfants. C'est une perte regrettable, car cette famille faisait honneur à l'église protestante.

Cette lettre a pour but de vous engager à vouloir bien prier les vénérables ministres, vos époux, de faire à cette brochure une réponse claire, nette et solide, et d'empêcher ainsi de nouvelles défections parmi nous. Il en est beaucoup dont la foi est ébranlée ; d'autres qui n'ont pas honte de dire qu'ils seront protestants tant qu'ils recevront l'argent de la propagande anglicane et génevoise. L'aumonier de l'hôpital de Lyon adressait, il y a quelques jours, devant moi, à un ouvrier malade, cette question : " Pourquoi restez-vous protestant ? — Vous ne savez pas, répondit-il, que quand je sortirai d'ici, j'aurai mon pain gagné, je recevrai chaque jour des bons de pain, et puis chaque mois mon loyer sera payé, et vous voulez que je re-

nonce à ma religion, et que je me fasse catholique "— En assistant à ce dialogue, le rouge me monta au visage, je me rappelai alors qu'une personne m'aborda, il y a quelques semaines, et me dit : " Savez-vous que je me suis faite protestante. — Et pourquoi donc avez-vous changé de religion ? — Les ministres ont étalé à mes yeux l'or et l'argent, leurs promesses m'ont éblouie, et puis, ajouta-t-elle, j'étais indigne d'être catholique, ma vie est infâme ; du reste, je reste au fond catholique, je n'ai signé mon abjuration que pour la forme." Serait-il donc vrai que dans notre religion il n'y aurait que des *affamés* ou des *diffamés*, comme je lisais naguère ? En vérité, de tels hommes ne sont guère plus protestants que catholiques ; il importe donc de leur prouver que la religion protestante vient d'en haut, que Luther et Calvin n'étaient ni impudiques, ni ivrognes, mais des hommes inspirés de Dieu : de répondre enfin à toutes les questions de la brochure ; c'est le moyen de démontrer clairement toute la vérité, et de prouver à l'auteur qu'il a eu grand tort de se séparer de nous.

Cette malencontreuse brochure a amené beaucoup de gens à examiner les titres des églises protestantes. Vous presserez vos époux de réprimer les blasphèmes contenus dans ce petit livre, et d'y répondre victorieusement, pour l'honneur du culte protestant...

Messieurs et vénérés ministres,

Vous vous serez sans doute donné la peine de lire la lettre que nous adressons à vos épouses, pour leur faire part du silence obstiné que vous avez gardé au sujet de la brochure intitulée : *Mes tentations ;* la conclusion qu'on en a tirée est celle-ci : les ministres des églises réformées ne croient pas leur religion vraie ; ce sont des farceurs qui abusent de notre simplicité ;

car, s'ils croyaient avoir la vérité, ils auraient prouvé la fausseté des allégations de cette brochure, et sont contents, pourvu qu'ils soient grassements payés par les sociétés bibliques de Londres et de la Suisse.

Mais ce n'est pas tout encore : la foi des protestants qui ont lu ce petit livre est tellement ébranlée, que nous, qui ne sommes que de petits marchands ou de simples ouvriers, nous nous voyons obligés de la soutenir jusque dans les cafés, où l'on se rit de notre simplicité. Nous étions six dans un établissement de ce genre, le 7 avril... l'un des six, que nous ne nommons pas, nous demanda si nous allions toujours au prêche. — “ Oui, lui dîmes-nous. — Eh bien ! moi, je n'y vais plus, dit-il ; ça, voyez-vous, les amis, c'est une farce pour amuser les nigauds. Quand je vois cet homme, habillé en bourgeois, qui monte dans son prêche pour nous sermonner... et nous dire qu'il faut avoir la foi, je dis qu'il ne l'a pas lui-même, et qu'il ne peut l'avoir. Je n'ai pas assez d'instruction pour vous le prouver, mais j'ai lu l'ouvrage : *Mes tentations*, et l'auteur a établi ça comme deux et deux font quatre ; lisez le vous-mêmes, vénérables pasteurs, mais de bonne foi, peut-être n'aurez-vous pas de peine à comprendre qu'une religion qui a secoué le joug de l'autorité et ouvert la porte à toutes les erreurs en proclamant le principe du libre examen ; qui a dépouillé la pénitence de toutes les œuvres humiliantes, laborieuses et pénibles en abolissant la confession, en supprimant l'austérité de la satisfaction, en décriant les macérations du corps, en faisant cesser l'obligation du jeûne ; qu'une religion qui a renversé presque tous les dogmes, presque toutes les vérités révélées ; qui favorise toutes les passions et pousse au brigandage, n'est pas la religion de Jésus-Christ ; et voilà ce qui a ébranlé ma foi, et ce qui fait que je ne vais plus au prêche. Si nos vénérables pasteurs réfutaient d'une manière claire, précise, convaincante toutes les propositions si bien démontrées du livre, qui est une massue contre nous, je

promets d'être un de leurs plus fidèles auditeurs, et ils rendront un grand service à notre religion qu'ils sauveront du naufrage et à mon âme qui retrouvera la tranquillité, la paix et le bonheur (1).

(1) On sait que Bossuet convertit Turenne, par son *Eposition de la foi*, exposition nette, claire, méthodique. Ce calviniste abjura le 25 octobre 1668, en présence de l'archevêque de Paris.

APPENDICE ET PIÈCE JUSTIFICATIVE.

Un pasteur protestant vient de faire un livre où il prouve que l'orthodoxie (c'est-à-dire la partie protestante qui croit encore quelque chose), qui prétend avoir des doctrines essentielles au salut.

1o. Ne pourra jamais dire quelles sont ces doctrines fondamentales, parce qu'elles varient de siècle en siècle (1);

(1) Elle est donc une *hérésie;* car ce qui constitue l'hérésie, c'est la violation de la foi contre l'autorité de l'Eglise en enseignant avec obstination des erreurs dogmatiques.

Dans toute hérésie, on peut assigner six choses :

1o. *Son auteur*, postérieur aux apôtres. L'Eglise véritable précède toujours toute secte hérétique. " *Quid estis* " *vos*, disait Tertulien aux hérétiques de son temps ; *undè* " *et quando venistis? ubi tambiu latuistis? vos hesterni estis.*"

2o. Un *dogme nouveau* professé contre l'autorité de l'Eglise.

3o. Le *lieu* de la naissance de l'audacieux hérésiarque.

4o. Le *temps* où elle a commencé.

5o. Ses *premiers contradicteurs.*

6o. Ses *adhérents.*—Et sur son front vous lisez : orgueil, avarice, volupté, révolte contre l'autorité divine et la tradition dépositaire des révélations divines. Ainsi, sous la loi de nature les polythéistes furent rebelles à la tradition domestique ; sous la loi mosaïque, les juifs le furent à la tradition nationale ; et sous la loi de grâce, dans le sein du christianisme, tout hérétique méconnait la tradition de la catholicité représentée par l'enseignement de

2o. Qu'elle n'a pas d'autorité d'après laquelle elle puisse établir et décréter ces doctrines (1);

l'Eglise. Ainsi tout hérétique qu'est-il en réalité? un révolté, bientôt la tête lui tourne : *Turbati sunt et moti sunt sicut ebrius, et omnis sapientia eorum devorata est* (Ps. CVI, 22).—C'est donc avec raison que l'immortel conférencier de Notre-Dame, le P. Félix, appelle Luther un révolutionnaire religieux. "Il est mort, dit Audin, croyant em-" porter le catholicisme; l'œuvre de Dieu ne meurt pas."

En définitive, quel est le résumé de toutes les hérésies nées les unes des autres et toujours de l'orgueil, que saint Augustin appelle la mère des hérésies, le voici : "On peut " les ramener toutes, dit le P. de Ravignan, à ce grand " objet de la lutte, le Dieu-Homme qui fatigue. Ainsi la " grande personnification de l'hérésie dans le monde, c'est " l'arianisme, c'est-à-dire la haine jurée à la divinité " de Jésus-Christ, c'est là que convergent toutes les " grandes erreurs depuis Jésus-Christ, de tout ceci la " raison est simple: Mais Jésus-Christ demeure et vous " passez."

(1) Elle est donc un *schisme*, car ce qui constitue le schisme est la violation de l'obeissance due à l'autorité, en se séparant des légitimes pasteurs. Le protestantisme est donc à la foi hérétique et schismatique. Il rompt l'unité de l'Eglise, l'apostolocité ; il établit un ministère sans mission et sans juridiction ; il méconnaît la puissance du chef de l'Eglise ; il brise avee la fécondité ; " il " y a quelque chose d'inexplicable dans la stérilité des " missions protestantes, car les missionnaires catholiques " avec de très-faibles ressources, ont obtenu beaucoup " plus de succès." (Malcan. dans le *Courrier de Boston*, 30 mai 1839).

Quel crime est-ce donc que l'hérésie et le schisme? "Je " ne sais, dit Bayle, où l'on trouverait un crime plus " grief que celui de déchirer le corps mystique de Jésus-" Christ, de son épouse qu'il a rachetée de son propre

3o. Que plusieurs de ces doctrines sont irrationnelles et, par conséquent, inadmissibles.—Le livre du protestantisme libéral est le développement et la confirmation de ces trois points. (Tiré des *Ateliers de Paris*, par Pierre Le Lièvre.—2e partie.)

" sang, de cette mère qui nous engendre à Dieu et nous " conduit à la béatitude éternelle."

Aussi l'hérétique est-il presque incorrigible. On dirait que son crime est comme le péché contre le Saint-Esprit, péché irrémissible. " Le changement d'un chef de parti, " dit le P. Longuevalle, est un miracle de la grâce aussi " bien qu'il est difficile. On s'en flatte souvent, et l'on y " est presque toujours trompé."

L'hérésie et le schisme produisent cependant de bons effets, car ils font ressortir le bel ordre de l'Eglise et la solidité de son plan divin ; ils épurent la doctrine par les canons et les définitions qui la rendent plus nette, plus claire, plus précise ; de plus, ils font connaître les âmes fortes et les vertus solides, enfin ils ne nuisent qu'aux réprouvés. (*Note de l'éditeur*).

3e. Que plusieurs de ces doctrines sont irrationnelles et, par conséquent, inadmissibles.—Le livre du protestantisme libéral est le développement et la confirmation de ces deux points. (Lire les Archives du [illegible] par [illegible] 1re Livre—2e partie.)

« sans [illegible] qui [illegible] à Dieu et nous « [illegible] à la [illegible].

Aussi [illegible] incarnée. On dirait [illegible] est [illegible] contre [illegible], [illegible] de [illegible] de la [illegible] qu'il est difficile. On s'en [illegible], et l'on y [illegible] »

[illegible] car ils [illegible] de l'Église et la [illegible] la doctrine que les [illegible] plus [illegible] les vérités [illegible] (Vie de [illegible]).

CONCLUSION DÉFINITIVE DE L'ÉDITEUR

OU

Lettre du P. de Ravignan à une dame protestante, obstinée dans l'erreur.

" Madame, gardez votre doctrine si elle vous plaît " et si elle vous suffit : une seule chose vous est dé- " fendue, c'est de l'appeler le christianisme. Le chris- " tianisme n'est pas à faire, il est tout fait ; restez " dans votre opinion, mais, sachez-le bien, elle n'est " pas la vérité chrétienne. Vous n'avez pas plus d'es- " prit qu'Arius et que tous les philosophes ou chefs de " secte ; ils ont tous voulu refaire le christianisme, et " il s'est trouvé qu'ils avaient fait autre chose ; agis- " sez de même. En dehors du christianisme, il y a " beaucoup de places ; tout se peut, excepté seule- " ment d'être chrétien. Vous n'êtes pas chrétienne ; " être brouillé avec sa famille, vous appelez cela une " croix, signe de la vérité !... C'est une faute... sacri- " fier sa volonté, voilà la croix, voilà le signe de la " vérité. Madame, votre pratique n'est pas plus chré- " tienne que votre doctrine."

Permis d'imprimer :

† ED. CHS., EVÊQUE DE MONTRÉAL.

TABLE.

Pages

Lettre à Madame * * * 3

— au vénéré Pasteur 5

1re QUESTION.—Puis-je prendre pour modèles de ma conduite les fondateurs des églises réformées ? 9

2e QUESTION.—Les fondateurs des églises protestantes ont-ils été inspirés de Dieu ?.......... 22

3e QUESTION.—Nos ministres protestants croient-ils vraiment ce qu'ils enseignent et ont-ils foi en leur doctrine ? 33

4e QUESTION.—Le premier venu n'a-t-il pas autant de droit d'être ministre que ceux qui en portent le titre ? 40

5e QUESTION.—Les protestants ont-ils vraiment une église, une religion, dans le sens qu'offrent ces mots ? ne seraient-ils qu'une secte ? 45

6e QUESTION.—Comme il y a plusieurs religions protestantes, sont-elles toutes vraies, toutes bonnes, toutes divines ? 54

7e ET DERNIÈRE QUESTION.—La religion protestante est-elle véritable, et peut-on en sûreté de conscience s'attacher à son dogme et à sa morale ? 62

A mes concitoyens qui furent catholiques comme moi et qui se sont faits protestants.......... 92

Lettres décisives 96

Appendice et pièces justificatives 101

Lettre du P. de Ravignan 105

FIN DE LA TABLE.